

Revue

du

Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL, Fondateur

Le travail porte en lui-même sa récompense.

Table des Matières

I.	La nouvelle ère de l'Égypte	p. 217
II.	LOUIS CLÉMENT Hommage à Molière... ..	220
III.	SELIM GANDOUR BEY.. Le roman vécu d'une cir- cassienne	228
IV.	HECTOR KIAT Ode pour l'inauguration de la voie ferré Tripoli- Homs	236
V.	HERMAN DAD. Mon temple intérieur. ...	237
VI.	MARIUS SCHEMEIL ... Fleurette	238
VII.	GEORGES DUMANI. ... L'Égypte dans la littéra- ture étrangère	239
VIII.	VICTORIA ARCHAROUNI Impressions de Jérusalem	243
IX.	PAECH Une histoire de douze heures	251
X.	ALBERT LANTOINE ... Lettre de Paris	254
XI.	MARIUS SCHEMEIL. ... En marge des Revues ...	263
XII.	ANTOINE ZARY L'Amour sur les Cimes ... (Roman)	269
XIII.	EDOUARD DUMANI ... Bulletin financier.— Cotons.	301
CARNET: du Patriote, de l'Archiviste, de l'Amateur, du Chroniqueur, du Bibliophile... ..		

REVUE DU MONDE EGYPTIEN

(Review of the Egyptian World)

Paraît tous les mois

8, Rue Cheikh Aboul Sebaa — LE CAIRE

La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et valeurs.

ABONNEMENTS :

Un an P.T. 100

Prix du numéro.. ... » 10

Etranger, port en plus

La Revue ne publie que de l'inédit

Reproduction et traduction des œuvres publiées par la Revue interdites pour tous pays. Les manuscrits ne sont pas rendus.

LE COURRIER DE LA PRESSE

“LIT TOUT”

“RENSEIGNE SUR TOUT”

ce qui est publié dans les

Journaux, Revues et Publications de toute nature

Paraissant en France et à l'Etranger

et en fournit tous les extraits sur tous sujets et Personnalités

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

CH. DEMOGEOT, DIRECTEUR

21, Boulevard Montmartre - PARIS

Revue du Monde Egyptien

La nouvelle ère de l'Egypte

Rescrit No. 19 du 15 Mars 1922.

MON CHER ABDEL-KHALEK SAROIT PACHA,

En ce jour heureux où s'est accomplie la reconnaissance de l'Indépendance de Notre pays, Nous éprouvons une vive joie d'adresser la parole à Notre peuple bien-aimé.

Nous adressons le présent Rescrit à Votre Excellence, en vue de porter Notre proclamation, dont copie ci-jointe, à la connaissance de Notre Gouvernement et de l'annoncer sur tous les points du territoire. Vous voudrez bien, en même temps, la communiquer officiellement à tous ceux auxquels vous croirez devoir la notifier.

Fait au Palais d'Abdine, le 16 Ragab 1340 (15 Mars 1922).

FOUAD.

Proclamation

A Notre peuple bien-aimé

La bonté divine Nous ayant réservé le bonheur de voir s'accomplir, sous Notre règne, l'Indépendance du Pays, Nous en rendons grâce au Tout-Puissant et proclamons hautement que, dès aujourd'hui, l'Egypte constitue un Etat Souverain et Indépendant. Nous prenons désormais les titres de « Majesté » et de « Roi

d'Égypte », qui sont à la fois une affirmation de la personnalité internationale de Notre pays, en tant qu'Etat Indépendant, et une satisfaction à sa dignité nationale.

En cette heure solennelle, Nous prenons Dieu et Notre Peuple à témoin de Notre désir inébranlable de continuer à consacrer à la prospérité de Notre Patrie et au bonheur de Notre peuple bien-aimé toutes Nos forces et tout Notre dévouement.

Puisse ce jour être l'heureux prélude d'une ère prospère qui fera revivre pour l'Égypte le souvenir de sa gloire passée.

Fait au Palais d'Abdine, le 16 Ragab 1340 (15 Mars 1922).

FOUAD.

N° 18 de 1922.

Comme cela rassure de voir ainsi commencer une Proclamation Royale par l'appel à la « Bonté divine ». Les Chefs d'Etat d'aujourd'hui nous avaient un peu déshabitués de cette formule pourtant si remplie de confiance et d'espoir.

M. S.



SA MAJESTÉ LE ROI FOUAD I.

(Cliché du SPHINX).

Hommage à Molière(*)

MESDAMES, MESSIEURS,

Louis XIV, déjà vieux, demandait à Boileau quel était parmi les grands écrivains de son règne celui qui avait le plus honoré la France ; Boileau répondit : « Sire, c'est Molière ». — « Je ne le croyais pas, dit le Roi, mais vous vous y connaissez mieux que moi. »

Louis XIV oubliait-il qu'au temps de sa jeunesse Molière avait été son auteur préféré ? Oubliait-il la faveur singulière et persistante qu'il lui témoigna, en lui permettant de mettre au jour ses pièces les plus hardies et les plus fortes ? Ce fut un service signalé que Louis XIV rendit à Molière et aux lettres françaises.

Mais, d'autre part, quelle adresse, que de ressources et de fertilité d'esprit il fallut à Molière pour satisfaire son roi, et le faire rire ou sourire, à ce prix il avait le droit de se moquer des courtisans, et quelle énergie il lui fallut aussi pour tenir bon quand même contre le déchaînement furieux des gens qu'il osait exécuter sur la scène !

Le Roi aimait à danser, il figurait en personne dans des ballets somptueux, réglés par Beauchamps, dont Lulli écrivait la musique. Molière concourut avec le maître de danse et le maître de musique ; il imagina la comédie-ballet, heureuse trouvaille à laquelle il sut donner les formes les plus variées : tantôt joyeuseté rabelaisienne, comme le « Mariage Forcé », tantôt farce énorme, comme « M. de Pourceaugnac », ou piquante et leste comédie, par exemple : « L'Amour Médecin », la « Comtesse d'Escarbagnas », ou enfin le chef d'œuvre du genre où sont réunies la farce et la peinture des mœurs : « Le Bourgeois Gentilhomme ».

(*) Conférence prononcée à la soirée de gala du Tricentenaire de Molière donnée au Théâtre du Jardin de l'Ezbékiah, le 24 Février 1922.

A ce groupe appartient le « Sicilien » ou « L'Amour Peintre » qui vous sera représenté tout à l'heure ; cette pièce fut jouée pour la première fois à Saint Germain en Laye, au mois de Janvier 1667, et insérée dans le Ballet des Muses, où le Roi dansait à côté du Marquis de Villeroy et d'autres grands Seigneurs, en face de Madame (Henriette d'Angleterre), de Mademoiselle de La Vallière et de Madame de Montespan.

Rien de plus gracieux que cette fine et avenante esquisse de l'amour jaloux, d'une fantaisie poétique, dans un décor d'Orient. La prose de Molière y est semée de vers blanc :

Il fait noir comme dans un four ;
Le Ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez.

C'est le rythme qu'il reprendra avec une maîtrise incomparable dans les vers libre de l'Amphitryon :

Tout beau ! charmante nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on désire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

Quand Jupiter descendit de l'Olympe pour visiter la chaste Alcène, sous la forme de son mari, le public malin crut y saisir une allusion aux amours du Roi et de la Marquise de Montespan, et il riait sous cape du Marquis :

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule....

Mais certainement Molière ne songeait qu'à rivaliser avec Plaute chez qui il avait pris cette aventure, estimant dans sa prudence que :

Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire. »

La comédie de la cour, Molière l'avait faite dès les « Précieuses Ridicules », avec celle des salons ; il la continua dans les « Fâcheux » et la poursuivit un peu partout, jusque dans le « Misanthrope » et dans les « Femmes Savantes ».

Que de portraits amusants de ces marquis du bel air,

Arborant un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix

Et grattant du peigne à la porte du roi !
Nous rions des grimaces :

De tous ces grands faiseurs de protestations,
 Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles

Et nous fuyons avec Eraste, en quête de son Orphise, tous ces fâcheux qui l'arrêtent au passage. Molière les nommerait aujourd'hui avec Courteline : Ces raseurs !

Nous entendons le langage affecté de ces femmes qui ne manquaient pas toutes d'esprit, mais recherchaient « le fin du fin », et demandaient à leurs servantes le conseiller des grâces, c'est à dire un miroir. Ces métaphores outrées Molière les avait recueillies de leur bouche, ou puisées dans les romans de Mademoiselle de Scudéry. S'il prit dans les œuvres galantes de l'abbé Cotin le sonnet à la princesse Uranie, sur sa fièvre, double galimatias, il écrivit sans doute lui-même pour Oronte, le poète des Salons, un sonnet vraiment précieux, si bien que l'auditoire, se méprenant sur les intentions de l'auteur, en applaudit la lecture : cela n'empêcha pas la critique d'Alceste de rester juste :

Car ce n'est point ainsi que parle la nature.

Si Molière n'avait eu qu'à soutenir cette guerre de rubans, de dentelles et de sonnets, sa tâche eût été légère. Mais son génie visait plus haut ; il élargissait le cercle un peu étroit de la cour pour aller jusqu'à la bourgeoisie et même jusqu'au peuple ; surtout, il tâchait d'apporter dans son théâtre une vue plus générale et plus pénétrante de la nature humaine.

En 1662, il inaugurerait la haute comédie de mœurs dans l'«Ecole des Femmes», où il exprimait franchement sur l'éducation des femmes, sur l'amour et le mariage, des idées libérales heurtant les préjugés du temps. Il a fait comprendre par l'exemple d'Agnès les dangers de l'ignorance et de la contrainte où certains éducateurs croyaient bon de maintenir la jeune fille ; plus tard, dans les *Femmes Savantes*, tout en s'élevant contre le pédantisme insupportable chez la femme, il réclamera pour elle « des clartés de tout » et il offrira pour compagne à l'aimable et judicieux Clitandre la délicieuse Henriette, si fine et si avisée dans sa réserve.

Au point de vue de l'art, la nouveauté n'était pas moins grande : la vérité du langage, le réalisme de la peinture ravirent les connaisseurs ; c'était bien la nature qui parlait par la bouche d'Agnès et par celle d'Arnolphe.

Mais voilà précisément ce qui choqua ceux et celles qui se nommaient eux-mêmes les délicats. En outre, cette liberté d'idées,

certains mots un peu vifs alarmèrent les dévots ; ils s'unirent aux précieuses, aux marquis, aux confrères jaloux, aux comédiens rivaux de l'Hôtel de Bourgogne pour déclarer la guerre à l'auteur qu'ils détestaient.

Ce fut la querelle de l'Ecole des femmes ; tout l'esprit de Molière s'y dépensa en ripostes cinglantes dans la « Critique » et dans l'« Impromptu de Versailles », où il se mit lui-même en scène avec les comédiens de sa troupe pour mieux faire entendre sa protestation d'artiste et d'homme outragé.

La seconde querelle, celle du « Tartuffe », fut la plus acharnée, et pour lui la plus angoissante ; les intérêts matériels de son théâtre, sa fortune littéraire risquaient d'y sombrer. Cette fois les dévots, ou, plus justement, selon la distinction de Molière, les faux dévots mettaient en mouvement toutes leurs forces ; une cabale puissante profita de l'absence du roi pour faire interdire par M. de Lamoignon, le premier président du Parlement de Paris, la représentation de la pièce. On a prêté à Molière à cette occasion un mot qu'il n'a certainement pas prononcé en public, mais qui résume sa défense : « Nous ne donnerons pas ce soir le « Tartuffe » : M. le Premier Président ne veut pas qu'on le joue. » Molière ne se lassa pas de protester auprès du roi ; relisez ses placets et la préface de la pièce ; finalement le roi leva l'interdiction ; mais la lutte avait duré cinq ans.

Dans cet intervalle, Molière prit le temps d'écrire « Don Juan », où, sous les traits du grand seigneur méchant homme, c'était encore le fléau social de l'hypocrisie qu'il continuait à dénoncer. C'est ainsi que les attaques les plus violentes, loin de le décourager, excitèrent son génie, en aiguisant sa verve. Songez à l'inspiration fougueuse et lyrique du rôle de Don Juan, fanfaron du vice et de l'impiété, avant de se faire hypocrite, par une suprême dérision ; libertin, dans les deux sens du mot, il commence chez Molière l'évolution du caractère qu'il prendra plus nettement chez les romantiques ; il est le dilettante de la séduction ; « pour qui tout le plaisir de l'amour est dans le changement. »

Mais, au point de vue dramatique, le portrait de « Tartuffe » lui est supérieur, par son unité, et avec quel art de préparation il est composé ! Nous connaissons à fond le personnage avant de le voir apparaître au 3^e acte :

— Et Tartuffe ?

— Tartuffe il ne porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille ?

— Le pauvre homme !

Après ces pièces de combat, Molière s'est reposé en écrivant le « Misanthrope », l'« Avare », les « Femmes Savantes » ; ces grandes comédies de caractère nous donnent l'impression d'un art achevé, harmonieusement équilibré, d'un beau style Louis XIV ; mais cet art ne se perd point dans les froideurs de l'abstraction, il plonge toujours dans la réalité concrète.

Harpagon, par exemple, est un vieux richard, habitant un hôtel délabré dans le Marais ; il cherche à concilier son avarice avec sa passion sénile pour Marianne ; il devient le rival de son fils ; la comédie se hausse ici au ton du drame bourgeois.

Voilà les types de véritable humanité que Molière a su créer ! C'est cet art supérieur dont La Fontaine inscrit le souvenir sur le tombeau de son ami :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Dont le bel art réjouissait la France.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts. »

La dernière pièce de Molière, le « Malade Imaginaire », fut la conclusion tragique d'une querelle longtemps bouffonne, que Molière soutint contre les médecins de son temps. Il se méfiait de leur empirisme et les tenait à l'écart de sa personne. Dans le « Malade Imaginaire », miné par le mal qui allait l'emporter, il se nomme lui-même et se fait menacer par Argan : « Crève, crève ! cela t'apprendra à te jouer de la Faculté ». C'est en jouant le « Malade », en prononçant le juron sacramentel, dans un dernier rire auquel il s'efforçait, qu'il sentit la mort le saisir.

On nous a rapporté les dernières paroles adressées par Molière à sa femme et à Baron, l'acteur de sa troupe qui lui était le plus cher, dans cette journée du 17 février 1673, avant la représentation :

« Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines, sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie... Qu'un homme souffre avant de mourir ! » Et comme sa femme et Baron le suppliaient de ne pas jouer ce jour-là, mais de se reposer quelque temps, il leur répondit : « Comment voulez-vous que je fasse ? Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que

leur journée pour vivre ; que feront-ils si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

Paroles émouvantes dans leur simplicité héroïque ! Elles nous découvrent la bonté de l'homme qui se donnait aux autres sans compter.

Oui, malgré les mécomptes et les persécutions Molière aurait pu se croire heureux, ayant réalisé son rêve d'écrivain et produit dans l'espace de quinze années une suite triomphante de chefs d'œuvre, sans les tristesses et les amertumes de son foyer !

Ecartons les basses calomnies de ses envieux ; son œuvre seule appartenait au public ; il l'a fièrement déclaré dans l'« Impromptu ». Mais il est trop certain qu'Armande Béjart, devenue sa femme, le fit souffrir par sa coquetterie : c'est le moins qu'on en puisse dire. Les deux époux demeurèrent séparés pendant plusieurs années.

Il eut le temps de méditer sur les illusions d'Ariste, à l'égard de Léonor, dans l'*Ecole des Maris* ; mais s'est-il repenti d'avoir pris une femme trop jeune pour lui, et d'un caractère trop léger ? Je ne le crois pas : il ne cessa pas d'aimer éperdument Armande. Quand il la retrouvait sur le théâtre, quand il jouait avec elle la scène de Célimène et d'Alceste, il ne pouvait guère se défendre d'un retour sur lui-même ; n'est-ce pas un écho de sa propre souffrance qu'il nous fait entendre dans cette pièce où, comme l'a dit Goethe, la comédie touche à la tragédie, sans cependant se confondre avec elle, où la jalousie d'Alceste prend un éclat pathétique ?

J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer ;
Sa grâce est la plus forte....

Jamais d'ailleurs Molière n'a eu l'idée de mettre sur la scène sa propre histoire ; sa dignité et sa pudeur s'y seraient opposées. Mais il a transposé et généralisé dans l'art ce qu'il observait chez les autres et ce qu'il sentait en lui : aussi percevons-nous dans son œuvre le frémissement de la vie.

Malgré tout, il a voulu rester comique ; c'est encore par là qu'à de certains moments de sa vie, il fut héroïque. Il savait la vertu bienfaisante du rire ; il en savait aussi la force vengeresse. Quelle puissance et quelle étendue, quelle richesse d'inflexions dans la gamme de ce rire, passant de l'éclat joyeux et bouffon de Mascarille ou de Sganarelle à la véhémence de Don Juan ; mo-

queur et incisif dans la bouche de Dorine, redescendant à l'ironie légère, au persiflage de Célimène, ou encore remontant en fusée dans les strophes étincelantes de Sosie !

Molière fut à la scène le grand maître du rire ; il y mit tout l'esprit français, fait de saine gaieté et de claire raison ; il y mit aussi de la profondeur.

Ses contemporains le nommaient le « Contemplateur ». De Visé, l'un de ses critiques, pensant le diffamer, le montre « attentif à ce que les gens disaient, et regardant jusqu'au fond des âmes pour voir ce qu'ils ne disaient pas » ; il ajoute : « c'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni ses oreilles. »

Je me représente plus volontiers la figure de Molière telle que nous la voyons dans le célèbre portrait peint par Mignard et conservé au Musée de Chantilly, que sous le costume bariolé et avec les contorsions de Sganarelle. C'est « l'honnête homme », l'ami de Boileau et le sien, que Mignard a retracé, en donnant à ses traits un air méditatif et mélancolique, révélant une âme passionnée, mais non désenchantée.

N'exagérons pas le côté sombre de certaines scènes de Molière ; son prétendu pessimisme est une invention des romantiques. Alceste s'emporte contre les vices du siècle et déclare ne voir dans le monde que :

Des singes malfaisants et des loups pleins de rage ;

mais c'est une boutade, et si Molière nous fait partager avec lui :

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

il le blâme avec Philinte de ne pas faire assez grâce à la nature humaine :

La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Molière nous a fait voir des scélérats, mais en leur opposant de braves gens ; il a flétri les vils calculs de l'égoïsme ; il a souri à l'amour jeune et l'a fait triompher, on sent avec quelle joie !

Il s'est d'ailleurs gardé de nous prêcher la morale ; il lui suffit de nous amener à réfléchir sur le spectacle du monde ; cependant, libre à nous de prendre chez lui quelques règles de conduite :

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.

Etre sincère et vrai, se préserver de toute emphase, de toute affectation, fuir l'intolérance, c'est à dire respecter la liberté des autres, en leur demandant de respecter la vôtre, ne pas trop compter sur le monde, mais s'en accommoder tant bien que mal, et faire son devoir simplement en gardant le sourire, voilà la leçon de Molière, celle qu'il nous a donnée dans son théâtre et dans sa vie !

C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, pour rendre hommage au grand génie dont nous fêtons ce soir le troisième centenaire, j'ai essayé de vous montrer l'âme généreuse qui l'inspira, la force de volonté qui le soutint dans sa rude et glorieuse carrière. Grand par l'esprit, il le fut aussi par le cœur : l'homme est chez lui à la hauteur de l'écrivain ; et vraiment, pour lui appliquer un de ses vers, en y mettant le juste sentiment de notre admiration :

C'est un homme... qui... ah ! un homme... un homme enfin !

LOUIS CLEMENT,

Professeur à l'Université Egyptienne.

Le roman vécu d'une circassienne

(d'après Sainte-Beuve)

Je crois intéresser les lecteurs de la *Revue du Monde Egyptien* en évoquant ici le souvenir d'une gracieuse figure dont la vie a été un roman et dont les aventures tiennent plutôt de la fiction que de la réalité.

Il s'agit de la tendre Mlle Aïssé (1694-1733), cette jeune personne qui a beaucoup fait parler d'elle sous la Régence, mais qui est presque tombée dans l'oubli à l'heure qu'il est.

Je citai, l'an dernier, un passage de Mlle Aïssé devant un professeur français au Caire ; il eut l'air de tomber des nues.

« Comment, lui dis-je, vous ignorez Mlle Aïssé ?

« Mlle Aïssé... Ah oui... je sais... je sais..., balbutia-t-il. »

Je tombai des nues à mon tour.

Elle a pourtant laissé des lettres très intéressantes qui contiennent de curieux détails et des anecdotes sur la société du XVIII^e siècle. On y trouve dans un style pur les inspirations d'un cœur honnête et sensible au milieu des malheurs de sa position.

Les meilleures éditions de ses Lettres sont celles de Ravenel et d'Eugène Asse. Les amours de la jeune Circassienne et du Chevalier d'Aydie et la passion qu'eut pour elle le Régent ont été mis à la scène par de Lavergne et Foucher : « Mademoiselle Aïssé » drame en cinq actes et en prose, et par Louis Bouilhet : « Aïssé » drame en quatre actes, en vers.

Le Comte de Ferriol, Ambassadeur de France à Constantinople, sous Louis XIV, parcourant un jour vers 1697, les bazars de Stamboul, vit une gentille petite circassienne de trois à quatre ans qu'on vendait comme esclave. La physionomie franche et éveillée de l'enfant l'intéressa et il l'acheta sur le champ au prix de 1800 livres de monnaie française.

Elle s'appelait Haïdée et était la fille d'un seigneur circassien dont les Turcs avaient saccagé la bourgade, tuant les habitants et emmenant ceux qui avaient survécu en esclavage.

De ce nombre était la petite Haïdée qui seule avait échappé au massacre des siens.

L'enfant fut baptisée sous les noms de Charlotte-Haïdée ; l'Ambassadeur la tint lui-même sur les fonds baptismaux et devint ainsi son père adoptif.

Rentré en France en 1698, M. de Ferriol y amena l'enfant qu'il confia à Paris aux soins de sa belle-sœur, Mme de Ferriol, la femme d'un Président au Parlement de Metz.

Le nom d'Haïdée devint dans la suite Aïssé, soit par corruption, soit par une erreur de transcription, disent les historiens contemporains. Quant à moi, je crois plutôt qu'elle devait s'appeler *Aïchéé*, du nom de l'une des épouses du Prophète, nom très commun chez les femmes de l'Islam, et que la petite déformait en le prononçant *Aïssé*, par un zézaïement naturel à tous les enfants de son âge. Elle continua donc à être connue sous ce dernier nom.

Mme la Présidente de Ferriol éleva l'enfant avec ses deux fils, MM. de Veyle et d'Argental qui la considéraient comme leur sœur.

En 1700, Aïssé pouvait avoir huit ans lorsqu'elle fut mise au couvent des Nouvelles-Catholiques. L'éducation qu'elle y reçut répara vite les premiers retards apportés à son instruction ; à sa sortie du couvent elle se forma dans le monde.

Ses protecteurs la produisirent dans les salons de la Régence où elle brilla par son esprit et sa beauté. Son intelligence lui fit acquérir rapidement tout ce qui pouvait rehausser ses grâces naturelles et, au dire d'un contemporain, « elle devint une créature ravissante, en même temps qu'une personne accomplie. »

Un fâcheux soupçon cependant se présente sur la vie privée de l'Ambassadeur de Ferriol et tend à ternir sa mémoire. Quelles étaient les intentions de ce diplomate à l'égard de celle qu'il considérait comme sa fille, bien que son esclave et son bien ? Certains ont prétendu que Mlle Aïssé aurait été *la maîtresse de son maître*.

Cette assertion tire son origine du passage d'une lettre de M. de Ferriol à Aïssé, trouvée dans les papiers de son neveu d'Argental.

La lettre en question, qui ne porte pas de date, semble avoir été adressée de Constantinople.

Voici ce passage :

« Lorsque je vous retirerai des mains des infidèles et que je
 « vous achetai, ma chère Aïssé, mon intention n'était pas de me
 « préparer des chagrins et de me rendre malheureux ; au con-
 « traire, je prétendis profiter de la décision du destin sur le sort
 « des hommes pour disposer de vous à ma volonté et pour en faire
 « un jour, ma fille ou maîtresse. Le même destin veut que vous
 « soyez l'une et l'autre, ne m'étant pas possible de séparer l'amour
 « de l'amitié et des désirs ardents d'une tendresse de père ; et,
 « tranquille, conformez-vous au destin et ne séparez pas ce qu'il
 « semble que le ciel ait prit plaisir de joindre. »

La première impression qui se dégage de la lecture de ce passage semble confirmer de prime abord une accusation accablante à l'encontre de Mlle Aïssé et établir un fait accompli.

Cependant, après réflexion, on est porté à voir que le procédé de M. Ferriol, vieillard de plus de soixante ans alors que Mlle Aïssé en avait dix-huit à peine, a été dicté par la jalousie. En effet à cette époque, l'assiduité d'un jeune homme auprès d'Aïssé défrayait toutes les conversations et il est probable que ces rumeurs parvinrent jusqu'à son ambassade en Turquie. M. de Ferriol se déclare et veut s'imposer, mais rien ne prouve qu'il fut agréé.

Dans une lettre qu'elle adresse à une grande dame, son amie et sa confidente, Mlle Aïssé lui dit : « Quoi Madame, vous me
 « croyez capable d'un tel acte ! Je vous ai fait l'aveu de toutes
 « mes faiblesses ; elles sont bien grandes ; mais jamais je n'ai pu
 « aimer qui je ne pouvais estimer.... Mon cœur ne pouvait être
 « séduit que par la vertu..... »

Cette franche déclaration dans la bouche d'une personne si sincère, élimine tout soupçon de liaison galante avec un homme qu'elle regardait comme un père. Une autre affection solide occupait son cœur.

Il est bon de rappeler que M. de Ferriol avait été frappé au mois de Mai de l'année 1709, d'une attaque d'apoplexie qui avait dû laisser des traces dans son organisme. Il le dit d'ailleurs lui-même dans un rapport qu'il adresse au Marquis de Torey, où il se plaint de la façon dont il a été séquestré et traité par les fonctionnaires de l'Ambassade durant sa maladie : « ... A la
 « fin de mai dernier (1709), je fus attaqué d'une espèce d'apo-
 « plexie dont la vapeur a occupé ma tête durant quelques jours
 « etc... » Cette attaque n'aurait-elle pas influé sur la raison

de l'Ambassadeur dans la suite au point de lui faire désirer la possession de sa fille d'adoption ? Je suis porté à le croire.

D'autre part, l'*Année Littéraire* de 1788, relatant cette rumeur, la réfute en ces termes :

« Elle se fit aimer de tout le monde ; malheureusement tout « autour d'elle respirait la volupté. Cette éducation dangereuse ne « la séduisit cependant pas au point de la faire céder aux vues de « M. de Ferriol, qui, peu généreux, exigeait d'elle trop de recon- « naissance, et, d'un grand Prince (le Régent) qui voulait en faire « sa maîtresse ; mais elle la disposa à la tendresse et le Chevalier « d'Aydie en profita. »

D'ailleurs Mlle Aïssé logeait chez Mme la Présidente de Ferriol ; ce ne fut que quelque temps avant la mort de l'Ambassadeur à l'âge de 75 ans (1722), qu'elle s'installa auprès de lui pour l'entourer de ses soins et lui fermer les yeux.

Son devoir accompli, elle retourna chez Mme de Ferriol, femme intrigante qui ne pouvait lui pardonner sa supériorité sur elle en esprit et en beauté. Elle alla jusqu'à lui reprocher les bienfaits de son défunt beau-frère à son égard. Il lui laissait par testament une rente viagère de 4000 livres et, par lettre, une somme d'argent à lui être versée par ses héritiers directs. Cette somme à payer exaspérait surtout Mme de Ferriol. Pour couper court à ses protestations peu délicates, Aïssé prit la lettre et se levant, elle la jeta froidement devant son adversaire au feu de la cheminée. Mme de Ferriol calma ses nerfs.

Ce fut en 1720 que Mlle Aïssé connut le Chevalier d'Aydie ; il lui fut présenté dans les salons de Mme du Deffand.

Qu'était-ce que ce Chevalier d'Aydie ?

Blaise-Marie d'Aydie, né en 1690 dans un château du Périgord, était le cadet des garçons de François d'Aydie et de Marie de St Aulaire, châtelains de fortune modeste, qui avaient eu neuf enfants. Trois de ses frères embrassèrent les ordres, trois de ses sœurs entrèrent au couvent. Lui-même était clerc tonsuré, et Chevalier de l'Ordre de St Jean de Jérusalem.

Il fut présenté par son cousin, M. de Rions, à la cour du Régent, où ses belles manières et son physique agréable lui attirèrent toutes les sympathies. Il devint bientôt l'homme à la mode. Dès qu'il vit Mlle Aïssé, sa passion pour elle ne connut plus de borne. La jeune femme résista longtemps à ses assiduités, mais enfin l'amour finit par l'emporter et celle qui avait éconduit le Régent, lequel avait en vain remué ciel et terre pour la posséder, se

laissa vaincre par un simple petit chevalier de son cœur, au retour d'un voyage qu'il fit en Pologne en 1723. La longue absence de son ami avait aiguisé sa flamme.

L'année d'après une fille naissait de cette liaison. La naissance de cette enfant fut enveloppée du plus profond mystère. C'est ici que se joue l'intrigue de ce roman :

Mlle Aïssé sentant l'approche de son terme, n'avait pas osé s'ouvrir à Mme de Ferriol qui aurait poussé des cris de triomphe devant l'effondrement d'une vertu si austère.

La pauvre fille, pleine d'angoisse, confia son secret à Lady Bolingbroke, âme charitable et remplie d'indulgence devant le malheur. Son mari, Lord Bolingbroke, homme d'Etat anglais, s'était retiré en France à la suite de sa disgrâce auprès de son gouvernement. Il était familiarisé avec la langue française, qu'il écrivait très-purement, et se plaisait à la fréquentation des gens de lettres. Il connut à Paris Mme de Villette, veuve depuis deux ans ; fréquenta beaucoup chez elle et finit par l'épouser.

Lady Bolingbroke compatit à l'état de la pauvre fille et fit de son mieux pour pourvoir à son infortune. Afin de sauver la situation et d'étouffer le scandale, elle se servit d'un ingénieux stratagème. Devant se rendre en Angleterre au mois de mai 1724, elle pria Mme de Ferriol d'autoriser Mlle Aïssé à l'y accompagner. Mme de Ferriol ne s'y refusa pas et Aïssé partit avec son amie, ou plutôt fit semblant de partir.

Pendant qu'on la croyait à Londres, Aïssé, réfugiée dans une maison de la banlieue, assistée du chevalier et d'une fidèle femme de chambre, donnait le jour à une fille qui reçut au baptême le nom de Célénie Leblond.

Pour donner le change et déjouer les soupçons de Mme de Ferriol, Lord Bolingbroke écrivait à celle-ci le 2 Juin 1724, de sa résidence de la Source : « Avez-vous des nouvelles d'Aïssé ? Lady « Bolingbroke m'écrit de Douvres : elle y est arrivée vendredi soir « après le passage du monde le plus favorable. La mer ne lui a « causé qu'un peu de tourment à la tête ; mais pour Aïssé, sa « compagne de voyage, elle a rendu son dîner aux poissons ».

Lady Bolingbroke retourna en France en septembre de la même année ; elle fut censée y ramener Aïssé, qui quittait furtivement sa retraite pour rentrer chez la Présidente et nul ne se douta du subterfuge.

A un nouveau voyage en Angleterre, Lady Bolingbroke emmena avec elle l'enfant et la mit en nourrice chez de braves gens.

A l'âge de deux ans, la petite revint en France et fut admise au couvent de Notre-Dame de Sens où on la fit passer pour la nièce de Lord Bolingbroke, sous le nom de Miss Black.

L'Abbesse étant la propre fille de Lady Bolingbroke, de son premier mariage, se trouvait évidemment dans le secret.

La liaison continuait toujours entre la tendre Aïssé et son chevalier, qui redoublait d'affection pour elle. Il avait plus d'une fois songé à se faire relever de ses vœux, étant Chevalier de St Jean, en vue de s'unir à elle par des liens légitimes et mettre trêve à cette fausse situation. Elle refusa par un généreux esprit d'abnégation, ne voulant rien accepter qui pût porter atteinte au bon renom de la famille de son ami.

Pendant, souffrant de la poitrine, Aïssé languissait et se consumait en silence devant l'impossibilité de se déclarer ouvertement mère et l'obligation d'étouffer devant sa fille le cri de ses entrailles. Cette fille formait leur trait d'union et faisait tout leur bonheur.

Prise souvent de remords au souvenir de sa faute, Aïssé répandait d'abondantes larmes de repentir.

S'épanchant dans une de ses lettres à Mme de Calendrini qu'elle a en grand estime, elle s'écrie : « Hélas, Madame, que
« n'étiez-vous ma mère, vous m'auriez appris à connaître la vertu...
« Je vous ai vue malheureusement beaucoup trop tard. Ce que je
« vous ai dit cent fois, je vous le répéterai : dès le moment que je
« vous ai connue, j'ai senti pour vous la confiance et l'amitié la
« plus forte. J'ai un sincère plaisir à vous ouvrir mon cœur ; je
« n'ai point rougi de vous confier toutes mes faiblesses ; vous
« seule avez développé mon âme ; elle était née pour être ver-
« tueuse. Sans pédanterie, connaissant le monde, ne le haïssant
« point et sachant pardonner suivant les circonstances, vous sûtes
« mes fautes sans me mésestimer. Je vous parus un objet qui
« méritait de la compassion et qui était coupable sans trop le
« savoir. Heureusement c'était aux délicatesses mêmes d'une pas-
« sion que je devais l'envie de connaître la vertu. Je suis remplie
« de défauts, mais je respecte et j'aime la vertu. »

Cette idée de vertu est exprimée dans plus d'un passage de ses lettres. Cependant ses scrupules de conscience augmentent, sa santé dépérit par suite de sa constitution faible ; mais la passion du Chevalier ne faiblit pas. La vertu finit par avoir le dessus et amène le repentir et la réconciliation finale avec Dieu, au seuil de l'Éternité.

Le moment suprême approche ; Aïssé demande un confesseur. Une femme célèbre dans les annales de la galanterie, Mme de Parabère, va chercher un prêtre qu'elle ramène dans son propre carrosse. A cette femme, il sera beaucoup pardonné pour son âme compatissante et son empressement à accéder au dernier vœu d'une mourante.

Elle s'éteignit le 13 Mars 1733, réconfortée par les consolations de la Religion, recommandant au Chevalier leur fille, qu'elle eut la douleur de ne pouvoir étreindre pour la dernière fois.

Mlle Aïssé fut inhumée à Paris dans le caveau des Ferriol en l'église St.-Roch.

Elle n'avait pas atteint la quarantaine.

Pas une des lettres de Mlle Aïssé au Chevalier d'Aydie ne nous est malheureusement parvenue. On est porté à croire que le Chevalier les aurait détruites de crainte de dévoiler à la postérité le secret épanchement de deux cœurs.

Pour donner au lecteur une idée du style épistolaire d'Aïssé, je cite ici quelques fragments de ses lettres. Il y règne un charme et une sincérité de sentiment si difficile à contrefaire :

Au sujet d'un scandale de cour, qui révolte Aïssé, elle s'écrie pleine d'indignation : « Il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux à la tête : elle est trop infâme pour l'écrire ; mais tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. Que vous êtes sages vous autres de maintenir les lois et d'être sévères ! il s'ensuit de là l'innocence ».....

Dans cette lettre, adressée à une dame de Genève, Mlle Aïssé pronostiquait déjà la chute de la royauté !

A une amie, à la suite d'un revers de fortune : « Quelques grands que soient les malheurs du hasard, ceux qu'on s'attire sont cent fois plus cruels. Trouvez-vous qu'une religieuse défrquée, qu'un cadet cardinal, soient heureux, comblés de richesses ? Ils changeraient bien leur prétendu bonheur contre vos infortunes. »

En parlant du jeu en scène d'une cantatrice célèbre : « Il me semble que, dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires ; toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accents. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violents et hors de mesure ; une jeune princesse doit être plus modeste. Voilà mes réflexions. »

Dans une lettre à propos du Chevalier d'Aydie : « J'ai lieu
« d'être très-contente du chevalier ; il a la même tendresse et les
« mêmes craintes de me perdre. Je ne mésuse point de son atta-
« chement. C'est un mouvement naturel chez les hommes de se
« prévaloir de la faiblesse des autres : je ne saurais me servir de
« cette sorte d'art ; je ne connais que celui de rendre la vie si
« douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien de préférable ; je
« veux le retenir à moi par la seule douceur de vivre avec moi. Ce
« projet le rend aimable ; je le vois si content, que toute son
« ambition est de passer sa vie de même. »

Toujours au sujet du Chevalier : « Il faut pourtant que je
« vous dise que rien n'approche de l'état de douleur et de crainte
« où l'on est : cela vous ferait pitié ; tout le monde en est si touché
« que l'on est occupé à le rassurer. Il croit qu'à force de libéralités
« il rachètera ma vie ; il donne à toute la maison, jusqu'à ma
« vache à qui il a acheté du foin ; il donne à l'un de quoi apprendre
« un métier à son enfant ; à l'autre pour avoir des palatines et
« des rubans, à tout ce qui se rencontre et se présente devant lui :
« cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi tout
« cela était bon, il m'a répondu : A obliger tout ce qui vous envi-
« ronne à avoir soin de vous ».....

On ne peut concevoir la douleur du Chevalier après la perte de sa bien aimée. Il consacra les vingt dernières années de sa vie à pleurer sa mémoire, consolé cependant par la présence de son enfant auprès de lui. Il songeait à lui assurer un avenir. Quand elle fut devenue une jeune fille, le Chevalier la retira du couvent de Sens et l'ayant adoptée aux yeux du monde, il quitta la cour et se retira avec elle au château de Mayac en Périgord, où il la maria en 1740 au vicomte de Nanthia (ou Nantiac), gentilhomme de cette province.

Sa fille, Mme de Nanthia, n'eut qu'une fille unique qui épousa le Comte de Bonneval, de qui elle eut deux filles et un fils, ce dernier connu sous le nom du « beau Bonneval », lesquels perpétuèrent la postérité et le renom d'esprit et de beauté de la belle Circassienne.

Poésies

Le poème que l'on va lire est de notre distingué collaborateur et délicat poète Hector Klat. Il eut l'honneur de le dire en présence du Général Gouraud, au banquet qui lui fut offert à l'occasion de l'inauguration de la voie ferrée Tripoli-Homs. Cela valut à notre ami l'honneur d'être appelé par le Héros des Marais de St.-Gond, quand il se leva pour répondre aux discours officiels qui venaient d'être prononcés : notre poète national.

M. S.

Pour l'inauguration de la voie ferrée Tripoli-Homs

A GABRIEL NAHAS BEY,
Mutessarif du Liban-Nord.

Exulte, ô mon Pays :
Tu vas sortir de ton ombre première !
Pose sur le Futur des regards éblouis
Par la neuve lumière.

La merveilleuse éclosion de ton destin
Dans l'insondable s'élabore...
Quel poète dira l'aurore
Dont les roses se sont ouvertes, ce matin ?...

Exulte, ô mon Pays ! Sois ivre d'orgueil ! Vibre !
Emplis l'air de tes chants d'espoir !
Sois la harpe qui, fibre à fibre,
Tressaille et d'harmonie inonde l'or du soir....
D'un front altier fends l'azur libre.

Remémore les jours d'antan :
De ton passé vivant, ma ville, sois jalouse,
Toi qui mêlas, sur ton sein palpitant,
Aux preux de Raymond de Toulouse
La Mélissinde de Rostand.

Et souviens-toi de ton passé le plus antique,
De tes enfants qui, les premiers, fendaient les flots
Sur la trirème pacifique

Et portaient au cœur de l'Afrique
 La pourpre et l'alphabet, ton rire et tes sanglots,
 Comme une offrande magnifique.

Certes, ô mon Pays, tu connus de beaux jours.
 Mais je le jure par toi-même,
 Par tout ce qu'en toi mon cœur aime,
 Par tes côtes aux fins contours,
 Par tes vallons, par tes collines, par tes plaines,
 Par tes cimes hautaines
 Où le Destin pose son vol et prend haleine
 Pour escalader l'Avenir ;
 Je le jure par tes trois couleurs immortelles :
 O mon Pays, tes heures les plus belles
 Sont encore dans le devenir.

Ah ! que tu vas pouvoir faire de grandes choses !
 Heureux qui chantera les roses
 Des aurores qui ne sont pas encore écloses !

Heureux qui te verra, parmi les nations
 De ta jeune gloire étonnées,
 Réaliser tes destinées !
 Heureux les cœurs, pleins de saintes ambitions,
 Qui brûlent d'annoncer en strophes immortelles,
 Fulgurantes comme des ailes,
 L'avènement latent de tes futurs Travaux !...

Des cordes à ma lyre, ah ! des cordes nouvelles
 Pour célébrer les Temps nouveaux !...

HECTOR KLAT.

Tripoli (Liban) 1er Octobre 1921.

Mon Temple intérieur

Silence... solitude... effroi des âmes vides
 qui ne vibrent qu'aux chocs du monde extérieur,
 je vous ouvre tout grand mon temple intérieur,
 discret abri de mes défaillances morbides.

Grâce à vous l'océan du cœur a moins de rides ;
 tout s'estompe en beauté, dans l'étrange douceur
 d'un clair-obscur où rit le mirage berceur
 de l'espoir, masquant les certitudes arides.

Vous n'effarouchez pas la Nympe Illusion
 qui m'apporte, parfois, aux longs plis de sa robe,

un rayon des lueurs incertaines de l'aube.

Quand j'implore, le soir, votre protection,
il me semble qu'un mur ténébreux se dérobe
et que l'heure a sonné de mon évasion...

HERMAN DAD.

Fleurette

Je viens d'orner ma boutonnière
D'une fleur mauve des bois.
Elle poussait sur la rivière
Avant de m'être une croix.

Certes ! elle eût préféré vivre
Qu'être éphémère ornement...
Je vais la mettre dans un livre
Où je la verrai souvent.

Soir et matin, fleur printanière,
En caressant ton velours,
Je ferai bien mieux ma prière,
Aujourd'hui, demain, toujours !

MARIUS SCHEMEIL.

Courmayeur, 11 Août 1921.

L'Égypte dans la littérature étrangère ⁽¹⁾

Le Paysage Égyptien

....Des écrivains comme Heredia, Anatole France, Pierre Louys, Gabriele d'Annunzio qui, avant tout, sont des artistes, ont eu de l'Égypte une vision poétique. Un écrivain, comme Maspéro, l'a regardée en savant et en historien, ce qui a bien son charme aussi. Ce ne sont plus, avec lui, des évocations fantaisistes, c'est le commentaire de ce qui fut et de ce qui vécut vraiment. Il ne dérange la poussière des morts que pour faire lever d'entre les ombres des siècles : la vie !

Maspéro a achevé l'œuvre de ses prédécesseurs, et il les a dépassés, car il a communiqué aux pierres insensibles que les siècles mêmes n'ont pas touchées, un souffle de beauté admirable. Sans doute, il n'a pas écrit l'histoire psychologique de ce peuple dont la civilisation fut la première du monde. Il s'est borné à le faire revivre dans son milieu familial, dans ses rites religieux et dans ses épopées guerrières. Cependant il a compris l'élément poétique que comportait le passé si profond de l'Égypte. Une chose n'y a pas changé du moins : la nature. Et avec le même orgueil et la fierté délicate de l'homme qui découvre, sous les voiles qu'il soulève, les formes de la femme désirée, il soulève les voiles qui cachaient dans un passé obscur, l'Isis mystérieuse.

Ceux qui l'ont devancé furent des savants austères. D'autres ont découvert la « lettre », mais lui a découvert « l'esprit ». Il nous ouvre le chemin des temples relevés et des tombeaux illustres avec une émotion touchante, tant il apparaît dans son œuvre qu'il est envoûté par le passé d'un sol où les hommes ont pu mourir, mais dont la beauté demeure inaltérable.

En somme peu d'artistes ont aussi bien décrit l'Égypte que cet historien qui, parti à la conquête des villes mortes, a rencontré partout la vie. Curieux contraste avec Pierre Loti qui, en

(1) Nous publions ici un chapitre d'un ouvrage en préparation où M. Georges Dumani étudie, au point de vue artistique, l'Égypte dans la littérature étrangère.

voulant découvrir la vie, n'a trouvé que la mort et la désolation, et qui traîne, dans la lumineuse ardeur d'un sol généreux et sous l'éclat d'un ciel immarcescible, une âme de mélancolie.

Le paysage égyptien ne vaut que par les idées qu'il suggère ; il comporte peu de grâce, mais il est évocateur dans son apparente immobilité. Observez que nos souvenirs se trouvent éternellement emprisonnés dans le même décor, décor merveilleusement prenant et expressif. Évoquez, par exemple, les paysages de votre enfance, et vous les trouverez identiques à ceux qui vous entourent aujourd'hui. Rien n'a changé, pas plus en eux qu'en nous. Ce sont les mêmes impressions qui se lèvent des mêmes images. Et cela a dû être toujours ainsi : plaines éternelles, ciel pur et fleuve mélancolique qui mire dans ses eaux lentes de vieux palais en ruines, fleuve ancien comme le monde et témoin des plus vieilles aventures humaines, vestige d'un passé grandiose qui défie le temps !...

Sentiment de stabilité, sentiment d'éternité, c'est ce qui nous frappe d'abord dans le paysage égyptien. Oui, paysage immobile ; la lumière seule varie sans le changer. Il semble plus profond de demeurer lui-même dans le rose du matin, l'or du midi, le vert des crépuscules et le bleu des nuits. Partout où l'on voyage en Égypte on trouve la même immobilité, et cette même vie sans mouvement.

Sans doute, il ne parle pas de suite à l'imagination. Il convient davantage à la maturité qui est le temps du repos et de la réflexion. Il ne devient vraiment séduisant qu'aux abords de la vieillesse. Alors se révèle cette beauté simple, austère de lignes et riche de lumière. C'est parce que nous le trouvons si différent du paysage de France au charme doux et nuancé, gracieux et innombrable, du paysage d'Italie voluptueux et contracté tour-à-tour, du paysage proche de l'Asie-Mineure, sauvage et ardent, que le calme éternel du paysage égyptien nous émeut si fort !

La vie doit être un incessant effort vers l'amour. Ceux-là seuls qui ne la consomment pas en agitations mesquines, aiment. Car ceux-là découvrent des raisons qui éveillent en eux les idées lointaines de la race, et les réalités mortes qui se prolongent indéfiniment dans la sensibilité. L'amour n'est pas un sentiment superficiel, éprouvé devant des objets ou des êtres qui plaisent. Il est plus appliqué et plus difficile. S'il est une minute dans une longue suite de siècles, il est surtout un orgueil de vivre pleinement et de sentir battre en soi le cœur des chers morts dont nous avons tout hérité. L'amour se rattache par des « faits » à tout le passé. Or, si le passé de chaque race lui appartient en propre, il est des passés qui appartiennent à toute l'humanité civilisée.

Il y eut dans l'antiquité deux nations qui vécurent de la vie la plus intense et la plus brillante. L'Égypte et la Grèce possédèrent les premières religions et les premiers arts, et elles créèrent les premières traditions. Qu'en reste-t-il ? Des souvenirs — et quelques monuments d'art et de littérature ! Voilà donc des passés qui appartiennent à tout le monde, car voilà des civilisations éteintes où communia l'humanité entière, depuis des siècles.

Nous ne pouvons remonter à ces passés en suivant une chaîne dont tous les anneaux existent. Il y a un arrêt, et puis le silence des siècles, et puis la folie des conquêtes, et puis le passage de mille peuples. Quand la chaîne se renoue, les anneaux ont changé. C'est une suite, et non pas une évolution.

L'ancienne Égypte est une page d'histoire « isolée ». Elle nous touche peut-être moins que la Grèce, dont l'art demeure sensible jusqu'à présent. Elle domine, hautaine et triste, du haut de son art granitique et obscur.... Ses ruines ne sont belles qu'au milieu de la mer de sable. Les Pyramides, et le Sphinx, et Karnak, et Louqsor ne sont si magnifiques que parce que les vagues d'or du désert viennent expirer à leurs pieds. Ruines qui veulent la solitude des temps et de l'espace !... De quoi peuvent-elles nous être utiles ? Ce n'est pas sur une image de la Beauté, comme sous le ciel attique, qu'on peut méditer ici. Ce serait plutôt sur une image de la Force qui se dresse fière, auguste et éternelle. Triste constatation : les hommes se sont éloignés de ces travaux faits par d'autres hommes. On ne va pas à eux avec la piété d'un pèlerinage ; la curiosité seule nous attire ; et devant eux on n'éprouve rien qu'une admiration étonnée. Il faut le dire : on ne sent pas l'âme de ceux qui ont bâti ces grandes choses silencieuses ; on ne découvre pas leur pensée. Ruines qui sont vraiment des tombeaux !

Cependant si le lien de la race n'est pas toujours sensible, il y a celui de la terre. Ici même, dans la même lumière et sous le même ciel, des êtres ont vécu qui ont subi des influences naturelles identiques à celles qui nous forment. Une chose donc n'a pas changé, et c'est ce paysage de rêve lourd et mélancolique, ce paysage endormeur de sensibilité et de pensée, plus troublant et plus exquis que l'opium, d'une triste et négative volupté.

A cause de cela, comme il explique merveilleusement l'adaptation rapide de l'islamisme à l'âme égyptienne !... Ces vestiges grandioses d'art ne sont-ils pas eux-mêmes une preuve ? De tout cela, ne ressort-il pas d'abord une tendance au fatalisme ; et ne ressort-il pas aussi une tendance à l'égoïsme qui n'est qu'une forme détournée de la quiétude ?

Le charme du paysage égyptien n'est pas dans cette lumière, romantiquement chantée par des peintres qui ne l'ont regardé qu'avec leurs yeux, ou par des poètes plus sensibles aux mirages qu'à la vérité, il est dans sa tristesse calme, dans une griserie de désespérance passive ! Tout ce que nous voyons autour de nous est comme une invitation à la mélancolie. Envoûtement pernicieux, poison oriental !

L'âme occidentale et chrétienne, prisonnière d'un rêve qui se prolonge, a des sursauts devant cette immobilité qui gagne. La nature égyptienne se charge d'égaliser tous les êtres et toutes les sensibilités. Elle fait de nous des dormants lucides.

GEORGES DUMANI.

Impressions de Jérusalem

Jérusalem

Il y a des noms doués d'une telle puissance évocatrice qu'on ne saurait les prononcer sans un frémissement intérieur, de même qu'on ne saurait toucher une harpe sans la faire gémir.

Aussi ne les prononce-t-on, ces noms, « qu'à voix basse, avec une sorte d'exaltation contenue », tant ils sont chargés d'émotion !

Et quel est entre tous les noms, celui qui éveille dans l'âme d'un chrétien, de plus douces, de plus profondes émotions que celui de Jérusalem ? Ce nom est si intimement mêlé à toutes les phrases de notre existence, que nos lèvres ne peuvent l'articuler sans que surgisse instantanément devant nos yeux, le fantôme de notre passé triste ou joyeux.

Jérusalem c'est notre enfance, naïve et confiante, agenouillée auprès de sa crèche ; elle est notre jeunesse enthousiaste, buvant avec ivresse les paroles d'amour dites sur sa montagne ; elle est plus tard notre souffrance prosternée, abîmée au pied de sa Croix, et elle est, enfin, l'unique phare d'espérance qui luise devant nos yeux quand, dans la nuit qui nous enveloppe, nous cherchons un rayon de lumière !

Parce qu'ainsi elle est mêlée à notre propre substance, Jérusalem nous est si chère, que nous ne la voyons jamais que comme les êtres très aimés, toujours jeune, belle, parée de douceur et auréolée de gloire ! Elle est vraiment pour nous celle qui porte sur le front une marque immortelle !

Mais lorsque, portant dans l'âme l'image de cette Jérusalem idéale, nous allons vers elle émus et troublés, qui peut dire à quelle profondeur pénètre la blessure que nous cause la vue de sa déchéance présente !

Même lorsque, la foi perdue, nous lui gardons cependant ce souvenir affectueux qui s'attache aux êtres et aux choses aimés dès l'enfance, peut-on dire que la douleur soit moindre ? N'est-ce pas un mort de plus que nous laissons avec regret derrière nous ? Car toutes nos illusions perdues, tous nos rêves brisés, que sont-ils sinon des morts aimés, des tombes semées sur notre route?...
...

Oui, Jérusalem est déchue de sa gloire ! L'antique Sion est morte ! et la nouvelle Jérusalem, celle du Christ, s'effrite et meurt comme se meurt la flamme d'une lampe dont l'huile est consumée.

*
**

Jérusalem, la vieille cité, — car il y en a une nouvelle, mais de celle-là je n'en parlerai pas puisqu'elle va subir de grandes transformations et que d'ailleurs elle ne possède aucun cachet d'originalité, — la vieille cité donc est une antique ville d'Orient, comme il en existe encore quelques-unes en Syrie. On connaît le tableau : des ruelles étroites, en pentes rapides, sombres et tortueuses ; des maisons basses, construites en pierre et surmontées de milliers de coupoles rondes ; des fenêtres étroites, grillagées de fer.

Mais à Jérusalem tout cela est resserré dans de hautes murailles farouches et crenelées qui, depuis la conquête Sarazine, n'ont pas élargi leur étroite d'un cran.

Aussi dans cet espace limité où de siècle en siècle les constructions sont venues se greffer sur les constructions, n'y a-t-il aucune place libre pour un peu de verdure. Et si le printemps parvient à couronner les remparts d'une bande fleurie, ou à faire germer une poignée d'herbes au creux d'un mur délabré, le soleil de juin a vite fait de tordre sur leurs tiges ces pauvres fleurettes et de brûler les frêles herbes.

Mais combien de rues, à Jérusalem, que le printemps n'a jamais visitées et que le soleil même a désertées, sombres tunnels, trous infects d'humidité, d'où il se dégage une odeur de pourriture et de moisissure nauséabonde, — parfums de décomposition ! qui ont le triste don d'inspirer les poètes, amateurs de pittoresque oriental....

Telles sont, entre autres, certaines parties du Souk, formées d'un enchevêtrement de ruelles entièrement voûtées et qui ne reçoivent une faible lumière que par des ouvertures pratiquées, de loin en loin, dans la toiture.

Pourtant, si délabré et si mal propre que soit le Souk, j'ai pris, plus d'une fois, plaisir à le parcourir aux heures matinales parce que c'est le seul endroit où l'on sente encore, par moments, vivre cette ville tombée en léthargie. Entre 7 et 9 heures, lorsque la foule des villageois s'engouffre dans le Souk, poussant devant elle de petits ânonnés chargés de paniers de légumes ou de fruits, toute la population se transporte en effet au marché. Et pendant quelques heures, les rues silencieuses s'animent du va et vient, des cris et des discussions des acheteurs et des vendeurs.

Si vous recherchez et goûtez comme moi toutes les manifestations de la vie, si l'exubérance et le sans-gêne de la foule orientale ne vous inspirent pas une aversion décidée, nous pourrions refaire cette promenade ensemble.

Mais alors armez-vous de patience, car nous ne pouvons avancer que lentement, en marchant avec précaution sur les pavés glissants de ces rues escarpées, et parmi la foule grouillante des paysans et des citadins.

Et tenez, voilà justement un groupe de fellahines, portant sur la tête de larges corbeilles de fruits, qui vont au Souk comme nous. Regardez-les s'avancer de leur pas rythmé et allongé, le bras levé pour soutenir leurs fardeaux ; ne sont elles pas jolies ? Et combien gracieuses dans leurs vêtements aux longues manches et sous le voile blanc qui recouvre leurs cheveux !

Tandis que nos fellahines égyptiennes laissent leurs robes flotter librement autour de leurs corps, celles de Jérusalem ont coutume de porter une ceinture, et cette bande d'étoffe soyeuse enroulée autour de leurs hanches fait ressortir la cambrure et la souplesse de leurs beaux corps. Elles sont, ces charmantes créatures, l'unique jeunesse et la vivante parure de cette ville sordide et morose.

Mais traversons la place de Jaffa et suivons-les. Voici, à l'entrée du Souk, le marché aux légumes, à ciel ouvert celui-ci. Dans de minuscules échoppes se dressent de maigres files de légumes et de fruits, taxés à des prix qui font frémir. Jérusalem, coupée de ses communications, avec ses jardins et ses greniers de Salt, de Kérak et de Jaffa, est obligée de vivre sur ses récoltes chétives et de fournir aux besoins croissants d'une population, chaque jour agrandie par l'arrivée de nouveaux régiments et de nouvelles caravanes de réfugiés arabes, juifs, arméniens.

Vous concevez le parti que des marchands avisés peuvent tirer de telles circonstances ! et je vous assure que le marchand de la Sainte Sion est, de tous, le moins scrupuleux...

Mais déjà la voûte se referme au-dessus de nous : à présent ce sont de vagues magasins de bric à brac, — spécialité du Juif ici, comme partout ailleurs — et voici des boutiques remplies de chapelets multicolores, de croix et d'images, de couronnes, d'épines et de médailles en nacre — humbles objets d'art fabriqués par d'humbles ouvriers — qui font pressentir le voisinage de la Basilique du St.-Sépulcre.

Rangez-vous pour laisser passer ce mendiant aveugle, et regardez là, au coin de cette rue, cette femme accroupie devant un panier de pains et qui tend au client sa marchandise d'une main mal assurée. Elle porte la *habara*, le costume de la petite bourgeoisie, et son visage est soigneusement voilé. Vous avez deviné le drame banal, quoique toujours poignant, que cette présence et ce geste révèlent... Sans doute, le mari est absent ; enrôlé dans l'armée turque ; la solde mal payée et d'ailleurs insuffisante ; les enfants pleurent de faim. Alors, la mère,

bravant courageusement tous les préjugés, un soir, penchée sur son pétrin, avec la dernière provision de farine, a pétri le pain dont la vente doit assurer la vie de ses petits. Depuis, chaque jour, on la trouve fidèle à son poste.

Nous en rencontrerons ainsi, à chaque pas, dans le Souk, de ces malheureuses qui, poussées par la misère, se sont improvisées marchandes. Ce sont les plus vaillantes celles-là ; les autres se sont adonnées ouvertement à la mendicité ou sont tombées encore plus bas.... et ce n'est là qu'un coin du voile soulevé sur le tableau des misères infinies créées par la grande guerre....

Poursuivons notre chemin. Nous voilà dans le marché aux étoffes. Dans des échoppes surélevées, trous noirs percés dans le mur de ce tunnel, les marchands, assis sur le tapis, égrenant avec gravité et recueillement un chapelet fait de grains d'ambre, attendent, avec une patience qui présuppose toute l'inertie et le fatalisme oriental, l'arrivée du client.

Avez-vous senti cette odeur d'huile rance et de friture ? c'est que nous approchons du quartier des pâtisseries et des restaurateurs. Les douceurs d'Orient s'étalent dans de vastes plateaux aux devantures des boutiques, tandis que plus loin, des marmites mijotent sur de petits fourneaux, et ce relent de cuisine soulève le cœur, rien qu'à penser que ces choses ont été préparées dans ces immondes arrières-boutiques, à la lumière fumeuse d'une petite lampe. Lamentables tableaux de la vie orientale, dont la vue nous répugne et nous humilie, mais fait se pâmer d'extase certains étrangers, malades d'exotisme !

De grâce ! pressons le pas, et hâtons-nous de traverser ce passage pour nous engager dans ces ruelles latérales, plus propres et plus paisibles.

Nous sommes ici chez les joailliers ; un peu plus bas, dans ces rues, à droite et à gauche, qui toutes convergent vers l'artère principale, donnant au Souk la configuration d'un fleuve avec ses affluents, se tiennent les marchés des cordonniers, des ferblantiers, des tailleurs. Chacune de ces corporations occupe un emplacement spécial, car dans cette ville antique persiste la coutume des confréries. Encore un détour, encore quelques escaliers et nous voilà au bout de notre promenade. Nous sommes revenus au jour et devant nous se dresse l'issue des portes les plus majestueuses de Jérusalem, celles de Damas.

Et maintenant voulez-vous que nous retournions sur nos pas ? Ou plutôt, en nous engageant dans d'autres rues, nous pourrions achever notre visite de la vieille cité ? Non. Cette promenade vous attristerait... « toujours revoir ces maisons sordides ; mar-

cher dans ces ruelles sombres ; frôler ces murs délabrés d'où suintent l'humidité et la misère, est un spectacle trop affligeant ! »

*
**

Et pourtant cette ville désolée, mourant de vétusté et d'abandon, est notre Ville Sainte ; elle est le berceau de la chrétienté ; celle qui a inspiré les Croisades ; celle dont tant de puissants et de rois sont venus humblement, passionément baiser la poussière !...

Elle est encore la Ville Unique pour tant de nations les plus civilisées, les plus riches, les plus superbes de la Terre... Mais le Destin implacable a prononcé son arrêt ! et insensiblement, par lentes touches, comme se perd le dessin d'un très vieux tableau, sa Grande Ombre, pâlit et s'efface, chaque jour davantage, hélas !

Semaine Sainte — Mardi

Dans l'après-midi je quittai l'hôtel pour me rendre comme de coutume à l'orphelinat établi dans l'un des immeubles enfermés dans l'enceinte du Couvent de St.-Jacques.

En arrivant sur la place, dont la façade haute et morose du monastère occupe tout un côté, je vis qu'elle était encombrée par une foule inaccoutumée de citadins et de réfugiés. Ils étaient occupés à délibérer et l'objet de leurs délibérations devait être important à en juger par leur animation. Excités par le feu de la discussion ils gesticulaient en effet avec tant d'entrain et un si bel ensemble, que tous ces bras jetés en l'air, donnaient l'impression des ailes d'un moulin affolé par la tempête.

Je m'arrêtai discrètement à quelques pas et prêtai l'oreille. Comme plusieurs orateurs parlaient à la fois il ne me fut pas possible de démêler clairement le sujet de leur débat ; pourtant j'entendis distinctement et à plusieurs reprises ces mots « Grecs... Arméniens... coups. » « Oh ! une simple querelle », me dis-je, et je poursuivis mon chemin.

Mais sur le seuil du grand portail je me buttai contre un autre groupe, celui-ci des moines, également en train de délibérer. Leurs grands yeux noirs, sous les plis du capuchon noir, avaient des éclairs inquiétants, et toute leur figure exprimait une décision farouche.

Impressionnée par leur aspect autant que par cette surexcitation tout à fait anormale chez des êtres d'ordinaire si flegmatiques, et pressentant vaguement un danger pour les Arméniens,

je résolu, avant de me rendre à mon travail, de chercher des éclaircissements auprès de Mgr Torkom, l'évêque d'Égypte, hôte du monastère depuis quelques jours.

Mgr Torkom habitait une villa particulière — résidence des prélats de marque de passage à Jérusalem — donnant sur la cour intérieure du Couvent. Je traversai rapidement celle-ci, encombrée en ce moment par des bandes d'enfants s'ébattant à demi-nus dans l'air attiédi de mai, et je grimpai vivement les cinquante et quelques marches qui conduisent à ses appartements.

Quand je pénétrai au salon, je le trouvai rempli de visiteurs : il y avait là plusieurs évêques, le Grand Sacristain, l'Interprète du Couvent, le R. Père Mesrob, les trois délégués du Caire et quelques notabilités arméniennes.

Dès l'abord je fus frappée par l'expression de soucieuse gravité empreinte sur tous les fronts. La conversation, un instant interrompue par mon entrée, reprit aussitôt. Mgr Torkom s'adressant au R.-P. Mesrob lui dit : « Continuez, je vous prie, l'exposé de votre entrevue avec le sous-gouverneur et les autorités ecclésiastiques grecques. »

Celui-ci reprit la parole.

« J'insistai », dit-il, « avec la plus grande énergie sur nos droits et en particulier, sur notre droit millénaire de participer à la fête du « feu sacré » non pas en second ou en simple spectateur, comme le prétend le clergé grec, mais avec des droits égaux aux siens.

» Enfin j'ajoutai, pour les convaincre : « Nous avons d'ailleurs dans nos archives plus d'un document qui confirme ce que j'avance. » — « C'est-à-dire, me répondit l'interprète grec, que ce droit, jadis possession exclusive des Grecs, a été usurpé par l'Église arménienne. Nous pouvons donc lui contester le bien fondé du droit qu'ils invoquent et méconnaître la valeur des documents achetés à la complaisance du Gouvernement turc. »

» Je me levai à ces mots, refusant de continuer une discussion dont chaque argument était une offensante calomnie à l'égard de notre Église et de notre ordre. »

Et l'interprète conclut en disant : « Me permettrez-vous, Monseigneur, de vous suggérer de relever l'impertinence d'une telle accusation par une lettre immédiate de véhémence protestation adressée tant aux autorités militaires qu'au St.-Synode grec. »

Ce fut avec un frémissement d'indignation dans la voix que Monseigneur lui répondit : « Oui, une telle offense ne peut passer sous silence. Nous devons écrire cette lettre et demander réparation. »

Cependant après quelques minutes de réflexion, il reprit d'un ton plus calme : « Mais une pensée m'arrête. Quelle serait notre position si nos adversaires prenaient prétexte de cette lettre pour couper brusquement les conversations engagées ? Très critique, très dangereuse, n'est-ce pas ? Car dans ce cas il arriverait cette chose redoutable que, dans trois jours, nous nous rencontrerions, au Saint Sépulchre, sans avoir trouvé un mode d'arrangement, et forcés par conséquent de défendre nos droits par la force. Or c'est là une éventualité terrible et qu'il est de notre devoir de prévenir par tous moyens ; même au moyen de quelques concessions, dirais-je, si je ne craignais d'empiéter sur votre liberté en formulant une telle proposition. Et, de fait, le monastère est le meilleur juge en cette question ; je ne me permettrai donc pas de lui conseiller d'adopter telle ou telle ligne de conduite, mais je vous prie instamment » — et en disant ces mots il jeta un regard circulaire sur les assistants — « je vous prie d'éviter l'effusion du sang. »

— « Croyez, Monseigneur, que nos religieux éprouvent aussi le plus vif éloignement pour la violence et que nous souhaitons sincèrement le règlement à l'amiable de ce différend », lui répondit le Père Mesrob.

« Toutefois si notre désir réel de paix et de bonne entente se heurtait à une mauvaise volonté irréductible de la part du clergé grec et que nous n'ayons d'autre issue que le recours à la force pour sauvegarder nos privilèges..... nous n'hésiterons pas à l'employer. Nous considérons que de nous engager dans la voie des concessions, à présent, au début d'un nouveau régime, constituerait un précédent dangereux et lourd, pour notre avenir, de conséquences malheureuses.

« Avons-nous d'ailleurs la certitude que ces concessions, dictées uniquement par notre désir de conciliation, ne seront pas interprétées par les autres comme une marque de faiblesse dont ils pourraient se prévaloir pour accroître leurs exigences ?

« Notre condescendance d'aujourd'hui n'aurait servi qu'à une chose : à différer jusqu'à une date indéterminée mais prochaine et fatale — puisque ce qui est en cause c'est l'existence même de notre église et de son prestige en Palestine — l'heure d'un conflit inévitable. »

Puis d'une voix émue et grave, le religieux poursuivit : « Ce ne sera pas la première fois que nous aurons exposé nos vies pour la défense de notre Eglise !

« Dans chacune des pages de l'histoire de notre ordre, si intimement mêlé au passé tourmenté de cette ville, vous trouverez du sang !... »

« Mais toujours, avec la persévérance, l'esprit de sacrifice, la foi active qui caractérisent notre race, nous avons, supporté et enfin triomphé des plus grandes épreuves.

« C'est vous dire que nous ne faiblirons pas devant ce nouvel obstacle ; que nous ne désertions pas notre poste dans le danger.... »

Transportés soudain par la pensée à travers les siècles d'effroi évoqués en quelques mots par le religieux nous gardions le silence.

Enfin, Mgr Torkom dit, en passant la main devant ses yeux comme pour chasser une horrible vision : « Quelle effroyable fatalité pèse sur cette ville ! et quelle funeste destinée que la sienne, victime de la cupidité et du fanatisme de ses conquérants étrangers autant que des dissensions de ses propres fils. »

Et il ajouta avec chaleur et persuasion : « Au moins, pour autant que cela dépend de nous, évitons, mes frères, l'effusion du sang et le sacrilège. Cherchons encore, cherchons ensemble le moyen de résoudre pacifiquement cette contestation. »

*
**

La discussion se prolongea bien avant dans l'après-midi ; mais pour moi, pressée de retourner à l'orphelinat, je cessai de la suivre, non toutefois sans m'être renseignée sur l'origine du différend qui venait de s'élever entre les églises grecque et arménienne, si proches, sœurs, pourrait-on dire.

Voici ce que j'appris à ce sujet : Les autorités grecques avaient porté plainte, paraît-il, contre les Arméniens, les accusant de vouloir fomenter des troubles le jour du « Feu Sacré ».

On me dit que cette plainte était un prétexte inventé de toutes pièces pour indisposer le nouveau Gouvernement contre une Eglise rivale et que c'était en même temps une manœuvre adroite pour nous écarter de cette fête. Or cette cérémonie du « Feu Sacré », — pivot des liturgies pascales pour tous les rites orthodoxes — revêt aux yeux des pèlerins une importance capitale.

Nous soumettre, faire des concessions sur ce point, était avouer notre faiblesse et, en quelque sorte, reconnaître publiquement notre dépendance de l'Eglise grecque.

Présentée sous cet angle, et avec toutes les conséquences qu'elle comportait, la question me parut en effet troublante.... et je commençai moi aussi à parler sérieusement de résistance et de lutte.

Mais comme le milieu n'avait pas encore opéré sur moi au point de me faire perdre tout bon sens, j'ajoutai après Mgr Torkom : « S'il faut lutter, luttons ! Mais pour Dieu ! que ce soit par des moyens pacifiques. »

VICTORIA ARCHAROUNI.

Une histoire de douze heures (1)

Un camp de prisonniers français au cœur de l'Allemagne pendant l'hiver de 1917 ; par milliers, des hommes sont entassés là, certains depuis plus de deux ans : tous les âges, toutes les professions, toutes les armes se mêlent, toutes les provinces, tous les caractères, toutes les éducations se heurtent. L'écœurante promiscuité est le premier supplice ; on se fait au froid, à la nourriture juste suffisante, toujours douteuse, sous le règne de l'ersatz, à la surveillance étroite, mesquine, qu'on a du moins la volupté de mettre en défaut ; mais les âmes délicates souffrent indiciblement des contacts qui, sans répit, s'imposent. Autre tourment : peu de nouvelles parviennent, et si vagues, des êtres chers dont on est séparé ; les lettres sont épluchées, saturées, supprimées par une censure hargneuse ; rien ne transpire de la situation militaire et de l'état moral de la patrie : les journaux français sont proscrits mais, raffinement, les feuilles allemandes foisonnent, dénaturant les faits, érigeant la calomnie en système ; l'incertitude énerve lentement les cerveaux les plus solides.

L'âme torturée de ces prisonniers, tantôt surexcités jusqu'à la rébellion, plus souvent sombrés dans la torpeur du « cafard » ; les idées qu'ils brassent sans trêve dans la demi-oisiveté de la réclusion, les souvenirs qui les obsèdent, les espoirs qui surgissent et retombent brisés ; les interminables, les âpres discussions qui se renouvellent chaque jour, et où s'entrechoquent les conceptions diverses du patriotisme, les opinions contradictoires sur la conduite et la fin de la guerre ; la révision amère des formules menteuses sur lesquelles, avant le drame, l'humanité se laissait vivre ; les théories de rénovation qui s'essayaient à reconstruire, sur les ruines universelles, une civilisation plus haute et plus vraie ; voilà ce que F. J. Bonjean nous présente dans le raccourci impressionnant d'*Une histoire de douze heures*.

Dans cette œuvre, roman d'idées s'il en fut, il n'y a pas d'intrigue, presque pas de mise en scène ou de décor. Au cours

(1) *Une histoire de douze heures*, par F. J. Bonjean, préface de Romain Rolland (Collection des Prosateurs français contemporains, Rieder édit., 1 vol. in-16, 6 frs. 75).

d'une seule journée, une série d'entretiens, commencée dans une baraque, se continue à la buvette, s'achève dans un semblant d'atelier où le sculpteur Rulle a obtenu, non sans peine, l'autorisation de modeler un monument aux Morts.

De la foule anonyme dont ils concrétisent les tendances obscures ou conscientes, un petit nombre de personnages émergent brossés en traits sobres et précis, depuis Daignères, nationaliste intégral, soldat de carrière, qui ne discute pas plus l'idéal patriotique dicté par sa conscience étroite que l'ordre brutal jeté par un chef, jusqu'à Gronzal, un philosophe, dont l'esprit puissant, entraîné à peser les idées les plus subtiles, à balancer les systèmes les plus abstraits, est sans force pour résoudre l'énigme que pose la réalité formidable de la guerre. Entre ces extrêmes, de Bleumont, homme de sport, dont l'éducation est soignée, mais la culture superficielle, enveloppe de phrases élégantes la banalité des lieux communs traditionnels ; Kolb, ingénieur, traite la guerre comme un système d'équations où s'opposent la violence et la justice, cherche avec entêtement à dégager des informations des journaux la formule qui donnera la solution rationnelle ; Sidi, esprit simple et droit dans un corps de géant, essaie de refaire une instruction négligée, en écoutant avec passion les discours de ses camarades, en notant sur un carnet les pensées ou les saillies qui l'ont frappé.

Au centre du groupe, Mirieux et surtout Sévrier ; Mirieux, amer, sceptique, et pourtant capable des plus grands enthousiasmes, artiste avant toute chose, qui voit plus qu'il ne juge, ou dont les jugements s'expriment en images, et qui proclame la valeur sociale de l'art, l'union nécessaire de l'art et de la pensée ; Sévrier, âme délicate, dont une pudeur exquise retient les épanchements ; âme affinée, qui a souffert, plus que les autres, peut-être, du réveil brutal des appétits déchainés, du déchirement des illusions masquant les égoïsmes, les hypocrisies, les vertus mensongères ; âme bien trempée, qui réagit sous le choc, trouve naturel que la beauté s'engendre dans la douleur, affirme les possibilités infinies de la pensée, et veut, s'il est démodé de mourir pour son credo, apprendre à l'homme à mourir pour ses espoirs ; âme de poète, dont la sensibilité découvre de la beauté dans les plus humbles choses ; âme de l'auteur.

Entre ces tempéraments qui s'affrontent, la discussion s'engage, hésitante d'abord, grise comme le jour d'hiver qui se glisse dans l'humidité de la baraque, puis rebondit, s'élève, pour atteindre, dans la sorte d'hallucination de la dernière scène, aux plus hauts sommets de l'idéal.

Il n'y a pas d'arrêt dans le développement, sauf un, mais délicieux, Sévrier se laisse arracher par Mirieux quelques feuillets

écrits à l'infirmerie du camp ; il s'excuse presque de l'attendrissement où l'a entraîné sa faiblesse de malade. Bénissons cette maladie qui nous vaut des pages d'un lyrisme en demi-teintes, où l'émotion voilée s'allie à la délicatesse infinie du sentiment, et où, dans une langue harmonieuse et nuancée, se traduisent tour à tour l'éveil de l'amour, la crainte et l'espoir alternés, le murmure des aveux, l'union des corps et des âmes, le charme de la petite maison dans la beauté du paysage, la douleur et la noblesse de la séparation au début de la guerre, le rêve du soldat sous les balles, la déchéance du captif.

Le livre finit brusquement ; pas de conclusion ; à quoi bon ? Tout est dit. Dialogue d'intellectuels, écrit pour des intellectuels, l'œuvre n'est pas de celles qu'on peut lire distraitement en chemin de fer et dont l'émotion légère ne fait sur l'esprit qu'une impression vite effacée ; elle soulève tout le problème de la pensée moderne, elle appelle et retient la réflexion ; au lecteur de juger et de choisir sa voie : « faites comme il vous plaira », c'est le dernier mot de Sévrier.

PAECH.

Lettre de Paris.

a) Les embarras de Paris. b) Une anthologie des poètes français

Le problème de la circulation parisienne est pour nos édiles aussi difficile à résoudre que celui des loyers — je devrais dire : plus difficile. Car, enfin, le terrain ne manquant pas, on pourrait avec de l'argent bâtir des maisons — tandis que des voies souterraines, des trottoirs aériens ou l'élargissement des rues ne sont pas sans des difficultés qui ne sont pas seulement d'ordre financier. Le sol parisien est déjà tellement creusé par des égoûts, le métro et des canalisations de toutes espèces qu'on n'ose se risquer à créer des tunnels pour piétons. D'autre part Paris est si fier de ses boulevards et de ses avenues qu'il hésite à y laisser construire des passerelles qui en compromettraient la beauté.

Cependant une solution s'impose. La liste des écrasés s'allonge de jour en jour. On incrimine les cochers parce que, par une louable et dangereuse tendance de notre esprit, nous donnons toujours raison à la victime; mais il faut avouer qu'à certaines heures et à certains carrefours les conducteurs d'autos doivent témoigner d'une invraisemblable habileté pour ne pas occasionner d'accidents.

Car ce sont les autos qui font le plus de mal, et M. Clément Vautel dans le « Journal » a préconisé un remède un peu radical, mais dont l'originalité ne nuit pas à la justesse. Il voudrait interdire la circulation des automobiles particulières dans les rues de Paris. Il estime avec assez de raison qu'étant donnée la multiplicité des moyens de transport en commun, il est inadmissible qu'un homme riche pour sa satisfaction personnelle puisse avec sa propre voiture ajouter à l'encombrement. M. Vautel n'aura pas gain de cause parce que, comme jadis, c'est toujours la minorité possédante qui impose sa dictature. D'ailleurs, même si le préfet de police donnait force de loi à ce projet, on s'abriterait derrière la nécessité des services ministériels, les privilèges des ambassadeurs, les visites protocolaires pour créer des exceptions. Et comme en France les exceptions font toujours tâche d'huile, on ne verrait plus guère de différence, au bout de peu de temps, entre l'ancien et le nouveau régime.

Ce mot « ancien régime » qui vient se placer sous ma plume sonne mal, et il sied d'en tempérer la signification péjorative. En somme l'écrasé — aujourd'hui — a droit à quelque considération : on le soigne s'il n'est que blessé, et des médecins payés par la Justice estiment ses blessures à un taux généralement assez raisonnable. S'il est tué, on fait en sorte que ses proches soient indemnisés de sa perte dans une juste mesure.

Il n'en fut pas toujours ainsi.

Avant la Révolution, quand un carrosse malmenait un pauvre diable, ce dernier risquait encore d'être injurié pour sa maladresse.

Charles Dickens dans *Le Marquis de St. Evremont ou Paris et Londres en 1793*, dit ceci :

« Bien qu'en général, dans cette ville sourde, la masse du peuple fût muette, on se plaignait souvent, même assez haut, de la rapidité avec laquelle les nobles traversaient les rues étroites où leurs équipages estropiaient les manants de la façon la plus cruelle. L'instant d'après, les auteurs de ces accidents les avaient oubliés ; et les vilains, dans cette occasion, ainsi que dans tant d'autres, se tiraient d'affaire comme ils pouvaient. »

Et Dickens s'était bien documenté. Mais n'incriminons pas particulièrement la noblesse et ne faisons point ici de démagogie. La vérité est que le piéton dans Paris a toujours eu beaucoup à se plaindre de la circulation des voitures.

Cet excellent Boileau — qui nous déplaisait tant quand nous étions au collège et dont l'inspiration demeure malgré les ans si admirablement française — a décrit avec une bonne humeur caustique les « embarras de Paris ». Et ne criions pas à la satire ! Le tableau qu'il nous trace de Paris de son temps n'est pas chargé. Le piéton se mettait vraiment « au hasard de se faire rouler » lorsqu'il traversait ces rues boueuses où les médecins montés sur des ânes ou des chevaux, les troupeaux de bœufs, les charrettes, les chaises à porteurs et les carrosses se croisaient ou... s'entremêlaient. Les maisons avaient des escaliers extérieurs et des saillies qui ajoutaient à l'étroitesse de la voie publique. Ce ne fut que sous Colbert que — d'ailleurs à l'indignation des Parisiens — on fit raser et saillies et escaliers.

A l'époque où Boileau vivait, peu de rues étaient pavées, et l'épithète de « poètes crottés » qu'il adresse à certains de ses confrères ne doit pas être prise au figuré si ceux-ci habitaient la Cité — qui était l'endroit le plus « bourbeux » de tout Paris.

On peut d'ailleurs s'imaginer encore assez facilement ce que devait être alors la Capitale, lorsqu'à la suite de MM. Poinsot et Langé, écrivant ces deux livres charmants *Les Logis de Huys-*

mans et un Voyage à Saint-Julien Le Pauvre, on parcourt la Cité et les venelles « pouilleuses » du vieux Quartier Latin. L'église Saint-Julien Le Pauvre, la si bien nommée ! C'est chez elle, par un pont nommé Le Pont aux Morts que l'on portait les cadavres de l'Hôtel-Dieu. Et c'était un va-et-vient continuel, car la mort ne chômaît guère en cet Hôtel-Dieu où sans souci des dangers de contamination on accotait dans un même lit trois ou quatre malades, atteints souvent de maux fort différents.

Non, Boileau ne fait pas de « littérature » lors qu'il parle de la saleté de Paris. D'ailleurs, en passant, il serait bon de s'expliquer sur le reproche communément fait aux écrivains d'enjoliver ou d'enlaidir la vérité. Ce reproche est souvent injuste. Voici un peintre par exemple : il traduit un paysage selon sa vision de peintre. Si vous connaissez son modèle, vous demeurez étonné parfois de l'interprétation qu'il en a fait, mais son interprétation n'est pas pour cela infidèle. Le poète aussi fait vivre sa vision, alors que le public la subit sans l'analyser et sans en comprendre le pittoresque.

Il est évident que si nous remontions le cours des âges, nous trouverions un Paris encore plus infect, mais nous nous arrêtons exprès à ce dix-septième siècle qui semble si policé dans ses gestes vu à travers le mirage de l'étiquette royale et l'ordonnance de ses fêtes, de son théâtre et de ses jardins. Mais grattons, pour ainsi parler, le vernis des madrigaux, des pastorales et du jargon précieux, et nous constatons que ses mœurs étaient aussi malpropres que ses rues.

Saint-Simon nous apprend que les Grands du Royaume — y compris le Roy — abritaient des poux sous leurs perruques. Leurs superbes pourpoints étaient couverts de taches de graisse ou du suif des chandelles. Et nous savons par Scarron qui, si on ne crachait pas par terre, il n'était pas de mauvais ton de lancer les « morveux » (crachats) sur les murailles des rues et même.... des appartements.

Il y eut — presque à la même époque que Boileau — un poète qu'inspirèrent aussi les embarras de Paris. Il s'appelait Petit, était avocat, et son poème qui s'intitule *Paris Ridicule* mérite que soit cité certain passage relatif à la détresse des piétons :

*Mais que d'animaux domestiques,
Que d'hommes, de chiens et de chats
Que l'on voit courir au pourchas
Au milieu des places publiques.
Jamais dedans une assemblée
De deux cens mille combatans
On n'aperçut en même tems*

*Tant d'attirail et de mêlée:
Que d'Insensés et que de Foux !
Tout paroît sens dessus-dessous,
De tous côtés on me dit gare
Et je ne sai de quel tourner;
Dans cet horrible tintamarre
On n'entendrait pas Dieu tonner.*

.. .. .
*Que ce vieux Chartier embourbé
Et ce jeune Cocher garbé
Parlent de Dieu souvent et vite !*

Ce *Paris Ridicule* ne fut pas publié du vivant de l'auteur. Le commentateur qui publia son œuvre en 1713 « avec des remarques historiques » nous apprend que Petit « bon poète mais fort libertin » avait été brûlé en place de Grève pour avoir écrit « contre l'honneur de la Vierge Marie ». Pareille mésaventure était arrivée à Vallée, l'oncle de Desbarreaux. Ce Vallée avait douté de l'existence de l'enfer, et pour le convaincre de son erreur on l'avait incontinent livré aux flammes. Bien d'autres apprirent ainsi à leurs dépens que si l'on pouvait impunément se moquer de Paris et de ses habitants, il était dangereux de s'occuper du Ciel et de ses hôtes. La salubrité des âmes importait plus à l'Etat que la salubrité des villes.

Cet anonyme qui a annoté les vers de Petit ne devait pas être parisien, car il aggrave par ses commentaires les ridicules signalés par le poète — et ces commentaires ne manquent pas de saveur. D'abord il s'indigne aussi contre la saleté des rues de Paris qui à cette époque n'avait, paraît-il, rien à envier à Londres, à Rome et à Madrid sur cette matière peu délicate. Et il ajoute :

« Il n'y a que les villes de Hollande qui soient très nettes, tant à cause des canaux qui y sont en quantité que de la propreté des habitants, **qui va souvent jusqu'à l'extrême.** »

On voit que pour cet honnête homme il convenait de ne rien exagérer — même la propreté. *In medio stat virtus*. Grâce à lui nous savons qu'à la fin du 17^e siècle on disait déjà « qu'il n'y avait qu'un Paris au monde », et il s'en moque d'ailleurs dans des termes mesurés dont l'archaïsme aujourd'hui ne manque pas de nous séduire :

« Les Parisiens croient que leur ville est la première non seulement de l'Europe, mais de toute la terre. Ils ont toujours dans la bouche **qu'il n'y a qu'un Paris au monde, et qu'il n'est hors de Paris point de salut pour les honnêtes gens.** On ne peut pas nier que Paris ne soit un séjour très agréable, mais il faut être véritablement badaud pour s'imaginer qu'on ne puisse vivre ailleurs avec agrément. »

Voilà les provinciaux vengés ! Et les « remarques critiques » s'étendent aussi sur le sujet qui nous préoccupe, c'est à dire sur la difficulté d'aller à pied par les rues de Paris :

« Les porteurs de chaises et les cochers crient **gare** pour avertir les passants de se retirer, afin de n'être point renversés ou foulés aux pieds des chevaux, **ce qui ne laisse pas néanmoins d'arriver assez souvent dans cette grande ville.** »

Ce qui nous prouve que depuis bien longtemps l'écrasement des piétons est une des particularités de Paris. Et les amoureux du passé qui se plaignent toujours qu'on leur a changé leur Ville sont forcés d'admettre que sur ce point la vieille coutume est toujours observée.

L'auteur du *Paris Ridicule* est tombé dans l'oubli. Et nous ignorons même — ce qui est étonnant — « les vers abominables contre la Sainte Vierge » qui lui valurent une mort indésirable. J'ai cherché vainement quelques vers de lui dans cette magnifique *Anthologie des Poètes Français* que M. Jean Van Dooren vient de publier à Verviers (Belgique) chez l'éditeur Hermann. Le prix en est un peu élevé — 25 francs — mais dans les 1070 pages de cet octavo se trouvent présentées, en de courtes notices substantielles et par les extraits les mieux choisis de leurs œuvres, tous les écrivains qui, du IX^{me} siècle à nos jours, illustrèrent la poésie française.

Georges Duhamel a préfacé la 4^e édition de cet ouvrage qui est en Belgique un livre classique, adopté par toutes les maisons d'enseignement moyen et supérieur. J'aime surtout le classement qui est fait non seulement par époques, mais par « écoles ». Le public, même éclairé, risquerait de se perdre dans ces questions de métrique, dans les querelles de ces chapelles qui, malgré la mesquinerie de leurs ambitions parfois, n'ont pas été sans influencer sur l'évolution de notre langue et de notre goût.

M. J. Van Dooren, dans des notes concises et claires, nous explique avec une compétence remarquable les origines et les conceptions de chaque groupement — et ainsi, au XIX^e siècle par exemple, nous abordons en connaissance de cause les Romantiques, les Parnassiens, les Symbolistes, les Décadents, les poètes du Chat Noir — et c'est tout juste si avec un poème de M. Jean Cocteau nous n'arrivons pas aux Dadaïstes. C'est un travail extrêmement consciencieux, et presque tous les poètes qui témoignèrent d'un véritable talent sont là, avec quelques uns de leurs poèmes les plus caractéristiques de leur « manière ».

Chercherai-je néanmoins quelque noise à M. Van Dooren ? Le hasard me fait recevoir à la fois son *Anthologie* et le beau livre de vers de A. M. Gossez : *Au Pays des Pâtures*. Or, dans la note

consacrée à ce poète, M. Van Dooren écrit : Gossez chante des émotions modernes, sans aucune concession aux formules surannées. Vers libriste convaincu. » Cela n'est pas exact, car Gossez a écrit dans son *Soleil sur la Porte* des poésies d'une forme classique, et je lis encore aujourd'hui dans son nouveau recueil, des strophes où (malgré quelques licences poétiques selon moi inutiles et regrettables) il demeure fidèle au bel alexandrin.

Voyez ce sonnet :

Fin du Printemps.

*Le dimanche matin fait la ferme tranquille.
Une servante plume un coq pour le midi,
le sang perle du bec, et du giron tiédi
Volète le duvet sur le fumier qui brille.*

*La grand'messe qui sonne au village, à la ville
d'une cloche plus large et grave sonne aussi...
Le soleil moire l'eau qui croupit au roussi...
Les ardoises du toit par le milieu scintillent.*

*Soudain un coup de feu part; la fille rit.
Les vachers en criant tirent dans la prairie
et manquent une pie étonnée, qui s'envole.*

*Des œufs brisés, un peu de paille et des débris
tombent dans les bouquets de cerisier fleuri,
et de l'arbre descend la neige des corolles.*

Non, ce ne sont pas des émotions « strictement modernes » que chante A. M. Gossez, ce sont au contraire des sentiments d'une fraîcheur paysanne, des visions du paysage natal qui répondent à des émotions « éternelles ». La saveur de ces danses, de ces chansons, de ces beuveries de la Flandre, si admirablement rendue dans ses vers, a charmé les aïeux du poète et ceux qui viendront après lui la goûteront encore.

A. M. Gossez est resté le plus « nordique » de toute cette pléiade du *Beffroi* de Lille — qui comptait tant de curieux poètes amoureux de leur pays, de sa bière, de ses brumes, du carillon de ses beffrois, de ses vétustes maisons à pignons, des pots d'étain et des villages perdus parmi les champs d'œillettes. Je les retrouve tous aussi dans cette Anthologie, et Floris Delattre, et Henry Pottez, et Achille Segard, et Théo Varbet, et Léon Bocquet si plein de talent (qui vient de publier à la « Renaissance d'Occident » de Bruxelles une délicieuse traduction du *Fiancé fantôme* de Washington Irving), et surtout Albert Samain disant son amour pour la terre de Flandre, malgré la rudesse de ses mœurs et ses villes pleines de suie et d'ombre.

où pour voir des jardins je fermais les paupières

Dans votre édition prochaine, M. Van Dooren, il faudra faire également une petite place à un poète — M. Gilles Normand — qui dans ses *Haltes du Rêve* (parues à la « maison française d'art et d'édition ») célèbre lui aussi l'infinie douceur des coutumes rustiques :

*Lorsque Novembre vient, c'est la fin des semailles ;
Les bois ont la couleur des antiques ferrailles
Et les eaux de l'étang se peuplent de canards.
Les jours sont assombrés, à cause des brouillards.
Comme la nuit vient tôt, longues sont les veillées.
Les femmes, près du feu, filent les quenouillées
Et content aux enfants des récits d'autrefois
Où surgissent des loups cruels au coin des bois ;
Où des fantômes blancs errent le long des routes ;
Où l'ogre redouté longtemps reste aux écoutes ;
Où quelque bon génie intervient à propos.
La jeunesse s'émeut aux actes des héros,
Pendant que le rouet tourne, ou que la main tricote.
Le grand vent, à l'assaut de l'huis clos, sanglote,
Et la pluie, en cinglant, tambourine aux carreaux ;
Comme les coups de bec d'innombrables oiseaux.*

J'ai surtout relu dans cette Anthologie toutes les pièces célèbres dont nous avons gardé le souvenir, soit que nous les ayons apprises étant encore enfant, soit qu'elles aient plus tard captivé notre intelligence. Voici *La Chute des Feuilles* de Millevoye :

*De la dépouille de nos bois
L'Automne avait jonché la terre...*

et les « Stances » de Gilbert dont nous savons toujours la fameuse strophe :

*Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour et je meurs,
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.*

C'est tout ce qui reste, en somme, de ce poète qui écrivit des volumes d'odes et de satires, une *Apologie* et un long poème : *Mort d'Abel*.

De même pour Arnault. Qui connaît aujourd'hui ses fables et ses tragédies ? Son existence nous serait presque inconnue sans les quelques vers de la pièce « gracieuse et mélancolique » *La feuille* :

De ta tige détachée
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien...

Je vais où va toute chose
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Et Alexandre Soumet, qui écrivit tragédies sur tragédies et qui connut aux Français et à l'Odéon les succès les plus retentissants, ne serait-il pas tout-à-fait oublié sans ses strophes de la *Pauvre fille* ?

Des 43 tragédies de Thomas Corneille demeure un vers :

Le Crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Et Félix Arvers ? Lui aussi fut joué à la Comédie-Française, car il a écrit plus de vingt pièces de théâtre. Or il n'est plus célèbre aujourd'hui que par un Sonnet « imité de l'italien ». Le rappellerai-je ici pour faire revivre une minute de beauté aux lecteurs de cette revue ?

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander, et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ! » et ne comprendra pas.

Et voici encore la *Consolation* à M. du Périer de Malherbe :

Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

*Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois*

Et le sonnet de Joachim du Bellay :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage...

et le *Rondel* de Charles d'Orléans :

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froydure et de pluye
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cher et beau....*

Et *Le Lac* de Lamartine, et d'autres et d'autres. Je les retrouve au hasard des pages et des souvenirs — échos de nos propres émotions.

J'ai dit plus haut que ces pièces avaient captivé notre intelligence, et l'expression est inexacte. Certes par leur forme admirable elles ont satisfait le lettré, mais combien d'autres pièces, d'une écriture plus parfaite peut-être, ont déserté notre mémoire ! Ce qui prouve que ces poèmes doivent leur pérennité à une vertu plus intime. En eux se synthétisent des rêves de jeunesse dont nous gardons en nous l'inguérissable nostalgie, des heures de délices et d'angoisses....

Soumet, ennuyé et presque vexé du succès de la *Pauvre Fille*, disait : « Vous applaudissez trente vers pour en tuer trente mille ». Et Sully-Prudhomme se plaignait avec quelque amertume de n'être pour les foules que l'auteur du *Vase brisé*. Il y a dans ce dépit un peu d'ingratitude. Un seul vers qui domine les siècles vaut pour un auteur tous les hommages et l'indemnise de toutes ses tristesses.

De rares fragments de poèmes de Sapphô ont suffi pour éterniser sa gloire. Et l'épigramme funéraire que lui consacra Tullius Laurea pourrait s'inscrire sur les tombeaux de tous ces poètes auxquels leur chant a survécu :

«Étranger ! Ne dis pas que je suis morte, moi, la chanteuse de Mitylène... Juge-moi d'après l'honneur que m'ont fait les Muses, et tu reconnaîtras que j'ai échappé aux ténèbres de la Mort. »

En marge des Revues

Rien ne vaut l'action ; rien ne vaut une Revue d'action qui conserve en même temps toute sa littéraire et reposante intellectualité. Cette réflexion m'est inspirée par la lecture du N° 1 (10 Janvier 1922) de la *Revue des Jeunes*.

La *Revue des Jeunes*, qui est un organe de pensée catholique et française, est en même temps une feuille d'information et un instrument d'action. Publiée à Paris sous l'éminente direction de l'Abbé Sertillanges, Membre de l'Institut, elle possède une rédaction composée, ainsi que son nom l'indique, pour *jeunes*, et on y retrouve toutes les qualités de l'adolescence : enthousiasme et énergie ; toutes celles de la plume : élégance et concision ; sans oublier celles de la pensée ; profondeur et droiture.

Le numero du 10 janvier que nous avons entre les mains débute par un article, pour ainsi dire hors texte, qui est un appel à la pitié en faveur des malheureuses victimes de la société qui traînent leur lèpre morale et physique à Saint Lazare. L'auteur de l'article, Senex, a grand âge, ce qui l'autorise à louvoyer autour de cet enfer pour essayer d'en utiliser le feu pour la purification des pécheurs. La description de l'ancre est à l'emporte-pièce : « plus de mille créatures humiliées, malades, ricanantes, révoltées, repentantes, ou bien agonisantes moralement »,... « des murs qui ruissellent d'horreur, de blasphèmes, de crainte et de malédictions »...

Mais la pitié l'y soutient ; « N'est-ce pas être innocent que d'être malheureux ? »... « Que peut-on demander au fumier ? — Des fleurs ».

Et de la lecture de ces pages à phrases lapidaires, on conclut « qu'il faut ouvrir larges les portes de la pitié, consacrer ses loisirs — nombreux sont ceux qui en ont — à soulager les douleurs. « Les morts poussent à secourir les vivants, ceux-là surtout qui gisent comme des morts ».

A cet article succède une étude magistrale sur la *pensée catholique* livrée par l'art chrétien. L'auteur, Mr. Emile Male, est un membre de l'Institut. Dans un style posé et coulant, il explique que l'Eglise, qui eût pu se passer du secours de la ligne et de la couleur, tant était grande, quoique d'un autre ordre, la beauté qu'elle apportait au monde, vit au contraire dans l'art

un allié. Se rendant bien compte que l'homme n'est pas un pur esprit, mais un être dont les sens ont autant besoin d'être atteints que l'âme, l'Eglise créa à travers les siècles, avec une constance et une sollicitude inébranlable, « notre art, cet art qu'on peut appeler, pendant près de quinze cents ans, l'art chrétien ».

Mr. Male passe en revue l'art depuis les Catacombes, que la liturgie funéraire ramène à l'unité. Il montre d'abord l'art grec, qui créa l'art historique du christianisme, l'art grec, dont le cœur était chrétien, l'imagination païenne. Il passe ensuite à l'art syrien qui se distingua de l'art grec ou hellénique par infiniment plus de respect de la réalité. Il fut moins noble mais plus vrai. L'art de la sculpture eut sa résurrection au XII^{ème} siècle, grâce aux moines français qui recommencèrent l'œuvre de la Grèce. Qui ne connaît, ou n'a au moins entendu parler, du génie si large et si humain de Cluny ? Les mille figures de la cathédrale viennent se ranger d'elles-mêmes dans les quatre grandes divisions du *Speculum Majus*, du *Miroir Universel*, où Vincent de Beauvais a enfermé le monde : *Miroir de la Nature*, *Miroir de la Science*, *Miroir Moral*, *Miroir Historique*.

La Cathédrale fut le livre ouvert où le peuple pouvait apprendre sur le Christ et sur ses saints tout ce qu'il lui était nécessaire de savoir.

Au XIII^{ème} siècle, l'art s'adresse à l'intelligence. Plus tard, il s'adressera à la sensibilité. L'art italien, inspiré des caractères de vérité de l'art syrien, deviendra douloureux. Il se clouera à la Croix, saignera avec les plaies de Jésus, souffrira toute la passion, et avec François d'Assise, poète merveilleux, il deviendra grand et découvrira que l'essence de toutes les créatures est l'amour. A la Renaissance, cet art italien, malgré son apparence de n'être préoccupé que des choses de la terre, se développera avec la majesté de la science, et dans son émerveillement en face des beautés qu'il découvrira dans le monde, il ne sera que « sympathie, admiration, respect pour l'œuvre divine ». « La Vénus de Botticelli elle-même, ramène la pensée vers le Dieu createur de la Genèse, car comment croire que ces formes, suaves comme celles d'un vase grec, sont l'œuvre de l'aveugle hasard ? Comment ne pas apercevoir sur cette belle argile l'empreinte des doigts du grand artiste ? Cette Vénus pudique est une chrétienne : son regard à cette tristesse que nous avons dans les yeux depuis les Catacombes »...

« Quand l'art du XV^{ème} siècle eut achevé ses conquêtes, Raphaël parut qui hérita de toute la science du passé, mais qui reçut en outre le don divin ». C'est l'Eglise, continue Mr. Male, qui lui demanda son fameux chef-d'œuvre de la *Chambre des Signatures*, qu'il n'a sans doute pas conçu, mais qu'il a compris jusques dans ses profondeurs.

Michel-Ange aussi fut l'artiste chrétien en dépit des allures païennes de ses héros. « L'art de Michel-Ange ressemble à son indomptable esclave: c'est une révolte contre tout ce qui humilie ».

A partir de ce moment, l'art chrétien, qui avait pour ainsi dire revêtu jusques-là un caractère d'universalité, devint individuel, mais toujours il développa à l'infini « tous les sentiments qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme ».

Je suis un peu désemparé après avoir parcouru le numéro du 1er Janvier 1922 de la *Nouvelle Revue Française*.* Et je me dis que, bientôt, nous, les anciens, ou, les non-parisiens, qui voulons nous mêler de lire des Revues débitées à Paris, arriverons à ne plus rien, à force de vouloir trop, comprendre. On en vient à se cantonner, avec une véritable sensation de bien-être, dans sa province lointaine, dans son pays plus lointain encore, où le Paris, le Paris d'aujourd'hui, disons-le pour notre consolation, pénètre à peine.

De nombreux articles constituent la matière de ce premier numéro de l'année nouvelle. Certains d'entre eux, tel l'*Aperçu de la Psychanalyse*, de Jules Romains, doivent certainement intéresser toute une catégorie de lecteurs, et semblent très bien écrits.

Le *Jeudi de Bagatelle* est une dissertation énigmatique sur l'éducation chrétienne de l'enfant de 13 ans où Mr. H. de Montherlant semble vouloir décider à rompre avec la mysticité et l'ignorance qui étouffent l'enfant à cet âge. Pourtant l'auteur de l'étude est encore plus nébuleux, ou plus indécis, dans ses explications que ne sont insuffisants les procédés du *S'arrangera toujours* adoptés jusqu'aujourd'hui dans les institutions religieuses. Du moment que M. de Montherlant aborde si carrément le sujet, attaque si hardiment la thèse, pourquoi ne commence-t-il pas lui-même par donner à la question une solution franche et claire, au lieu de poser ses objections et ses réponses en véritables devinettes et réticences que ne justifie pas le ton cru et vulgaire adopté plus loin par un de ses collaborateurs? Mr. Paul Morand, en effet, dans une de ces *parisianeries* — *La Nuit de six jours* — qui resteront toujours incomprises des profanes, semble décourager les lecteurs de l'élégante Revue en leur présentant des passages aussi rances que celui-ci :

« Nous nous connûmes dans le cadre du lavabo sans eau, souillé de pétales, de chalumeaux, de poupées rompues, de cocaïne, de rendez-vous et de poudre Rachel. Elle se considérait sans pitié sous la lampe jusqu'à se baiser sur les lèvres dans la glace. Sur la buée de cette haleine j'inscrivis mon cœur. Elle haussa une épaule.

« Elle avait un corsage noir sur lequel des fonctionnaires chinois d'argent se consultaient au seuil d'une pagode.

* Rédaction et Administration, 3, Rue de Grenelle, Paris.

« Rien à louer ? » demandai-je, en posant mon doigt à la porte de la pagode, chaque fois que le motif s'en répétait sur sa poitrine. Elle se redressa comme une majuscule :

— « Ça vous prend souvent ? »

« La dame du lavabo, qui s'essuyait les mains à un par-dessus, fit volte-face et pour moi intercèda.

— « Oui, vous avez l'air d'un gentleman, dit Léo. Mais quand je suis schluss je me trompe toujours ».

« Du balcon, à mi-corps hors des archets dressés, on voyait les nègres en costume de plage mastiquer à vide, trembler d'un paludisme sacré. Des iris de cuivre tordu, boutures du métro, éclairaient des paysages de Seine, non plus malmenés par les usines, mais inondés de poésie et où des nus frileux se rinçaient. Pressés corps à corps dans la cuve des valse les danseurs talonnaient. La salle sentait le bouillon-minute, l'œuf couvi, l'aisselle et un jour viendra ».

Cela continue ainsi durant 14 pages ; mais le cauchemar est dissipé par *Un livre de guerre* où, dans des réflexions sur la littérature, Mr. Albert Thibaudet nous remet dans la réalité d'un éveil où nous croyons de nouveau à la beauté des êtres et des choses. *L'agonie du Mont-Renaud*, de Mr. Georges Gaudy, qui est le livre de guerre en question, nous y ramène par à coups, mais de façon définitive. Mr. Thibaudet, à la lumière des pages vécues de Mr. Gaudy, nous montre d'un côté le cynisme de la lâcheté qui n'a que le triste mérite de l'aveu, de l'autre la grandeur du courage qui s'amplifie par la peur d'avoir peur. « Quand le héros du livre a peur et qu'il voudrait bien se mettre à l'abri, il sait simplement que ce serait un abandon de poste, et qu'un abandon de poste cela ne badine pas. Tout simplement ».

Et il reste.

Et puis, selon l'énergique expression de Mr. Gaudy : « on acquiert, à force de souffrir, une indifférence absolue pour toute souffrance nouvelle. Une de plus ou de moins !... Vivre ? mourir ! ces mots n'ont plus de sens ».

Le Caporal Gaudy, — car c'est un simple caporal, — et qui mieux qu'un caporal, chef vivant en soldat, peut décrire cette médaille à deux faces ? — écrit des pages où la beauté et le sublime, libres de toute fantasmagorie littéraire, apparaissent avec une netteté et un rapprochement de pics et d'aiguilles par un jour de froid sec au pied des glaciers rutilants.

La Chronique Dramatique, de Mr. Maurice Boissard, où il est beaucoup question de lui, et très peu question des œuvres qu'il critique sans les analyser, m'a pourtant diverti de la première jusqu'à la dernière ligne. Je me suis même trouvé de la ressemblance avec certains coups de crayons du portrait qu'il trace de lui-même. Ainsi, comme lui « je suis sauvage timide. Les gens que je ne connais pas me glacent, m'ôtent tous mes moyens. Quand je me trouve devant eux, obligé de parler, je sens que j'ai l'air

bête, et c'est un air que je préfère qu'on ne me voie pas. Je suis de même avec les gens que je connais et que je n'ai pas vus depuis longtemps : je préfère ne pas les voir.

« J'aurais trop de choses à dire et à entendre. Cela m'ennuierait. Quand il m'arrive de les rencontrer dans une rue, vivement, si je le peux, je prends une autre rue pour les éviter. Quel besoin d'ailleurs de connaître les gens ? On se fait très-bien d'eux une idée sans cela ».

Cela ne provient-il pas de deux péchés capitaux que l'on n'a pas la force de combattre suffisamment ? — L'*Orgueil*, excusable au fond, qui nous retient de paraître à notre désavantage, et la *Paresse*, qui nous rend désagréable tout effort, même le petit et fier effort de chercher à plaire à notre prochain ?

Et maintenant, mes chers lecteurs, écarquillez bien vos yeux, ouvrez aussi larges que possible vos intelligences, et lisez :

PROSE.

« *Lettre dernière à Elsa.* — Une à une je t'ai donné les étoiles elles palpaient chaque fois dans ta main comme un poisson hors d'eau. Fais un collier de toutes les étoiles et compte chacune est une larme de moi Dieu...

« Et il y a tout le long des étals sans goût des pignons Louis XV et minuscules cardiaques un arbre un banc un arbre un banc un banc un arbre un banc et ton auto n'a que 60 H.P. c'est-à-dire 120 à l'heure tu as le temps pour apercevoir la molière l'arbre la molière l'arbre la molière l'arbre.

« Ah Seigneur !
donnez-lui l'absolution elle sait tout cela j'ai bien typographié sa cervelle en papier blanc elle sait et elle en mourra.

« Je veux qu'en cotillon ses bijoux lui serrent la gorge de tous leurs chiffres.

« Ma chérie « la Financière caoutchouc »
vaut 160

et que desserrant l'étreinte 1-6-0 des chiffres fox-trottent un cauchemar rouge comme le souvenir d'un aveugle.

RENÉ EDME (1).

VERS.

Il était, ainsi que tous les Meuglants
du monde, un intrépide Mugissement
à têtes humant le sol... De même temps
que l'aventure où va longtemps ton Image
son âme, hors de son sommeil — à la terre
et son odeur des animaux musqués, Mère
violente et toute, retourna l'eau sans Age !
Du Dieu tari roulèrent sur soi leur honte

(1) SIGNAUX de France et de Belgique, Revue Mensuelle de Littérature Avenue Louise, 67, Bruxelles. pp. 228 et 229. N° 10, 1er Février 1922. Ire Année.

les deux épaules sans poids, et dispersée
 en la dilatation du monde, passée
 et vaine pendit du temps gouttant, la grande
 peau — en pis de maigre vache...

RENÉ GHIL (2).

Et voilà !

Pourquoi me regardez-vous ? pourquoi m'interrogez-vous ? — Vous n'avez rien compris ? — Ni moi non plus, je vous l'assure. Et on dit — l'autre jour au cinéma j'en ai vu la démonstration — que le dadaïsme, le cubisme et le futurisme sont morts !... Et les élucubrations susdites à quelle école appartiennent-elles donc ? — J'avoue que je n'en sais trop rien, mais que cela soit du futurisme, du cubisme, du dadaïsme, ou encore du *décadentisme*, peu importe, cela fait réellement pitié, et si on ne tue pas tous ces *écolismes*, ils ruèneront rapidement l'humanité à la folie.

MARIUS SCHEMEIL.

(2) Revue de l'ÉPOQUE, publication mensuelle illustrée d'expression et d'étude des idées, des arts et des lettres. 13 Rue Bonaparte, Paris Janvier p. 400.

L'Amour sur les Cimes ⁽¹⁾

Roman inédit

XIX

Pareille à l'aventurine des laques, une poudre d'or glaçait les monts. Tout en haut, leurs cimes neigeuses flamboyaient sous les feux du couchant. Un prisme d'hyacinthe nimbait les forêts de mélèzes, frissonnantes à l'approche de la nuit, et, par instants, vibrait le cri bref et monotone de la chouette des bois, ainsi qu'un appel invitant au départ.

Bonifer, qui avait gagné la terrasse, en fit trois ou quatre fois le tour en courant, puis il la quitta au moment où l'habit noir du maître d'hôtel se pendait à la corde de la cloche annonçant le dîner. Il traversa le vestibule, se dirigea, non vers la salle à manger, mais du côté de l'escalier qui menait au premier étage. Il en gravit quatre marches, en redescendit trois autres et finalement remonta tout d'une haleine pour regagner sa chambre située au fond du couloir.

Il dut passer devant celle d'Irène, bien reconnaissable à l'odeur d'eau de cologne russe très puissante et suave qui en sortait. Ce parfum de femme sportive récemment senti en des conditions inoubliables, acheva Bonifer.

Son enfantine rancune contre la Sirène tomba, subitement évaporée en soupirs extra-brûlants. Mais loin de s'attarder devant cette porte fatale, il pressa le pas, faisant crier le plancher de sapin et, par la même occasion, Mascaro, le petit bull-terrier, toujours prompt à manifester bruyamment ses alarmes.

Le savant allait si vite qu'il ne prit point garde au bataillon des chaussures crottées, rangées devant chaque chambre, ainsi qu'on les voit dans les hôtels du monde entier. Ses pieds s'y égarèrent à sa grande surprise et, de rage, les dispersèrent en tous sens. Ce nouvel avatar lui sembla d'un funeste augure.

— Tout m'accable, se dit-il, les choses elles-mêmes me deviennent hostiles ! Et il entra dans le dortoir que, pour son malheur, il partageait avec Loys.

S'étant déshabillé aussitôt, il se fourra au lit, oubliant qu'il n'avait point diné.

Joseph sentait qu'il lui fallait envisager sérieusement la situation, et, pour cela, faire un complet examen de conscience. Pris comme il l'avait été dans l'engrenage des parties de montagne, des piques-niques, des fives et des danses — oh ! ces danses ! — il n'avait pu encore le faire, et même n'y avait point songé.

(1) Voir depuis le N° du 1er décembre 1920.

Maintenant, impossible de reculer.

Il allait examiner, au microscope de la logique froide, de quelle nature étaient ses sentiments pour Irène.

Était-ce de la pure amitié ? Mais l'amitié est-elle jalouse ? La sienne faisait tout comme l'amour et rien qu'à se ressouvenir de la valse récente, de voluptueux frissons parcouraient son échine grassouillette, comme les ondes électriques cavalaient le dos d'un matou que l'on carresse à rebrousse poil : — Au diable soit l'amour — l'amitié était si charmante.... Quelle aventure ! Comment avait-il pu se y méprendre ? Il aimait et y prenait tant de plaisir que cela le confondait !

Il jeta un regard distrait sur sa boîte à herborisation, son filet d'étamine verte et son chapeau de paille, où la guirlande des papillons morts commençait à tomber en poussière.

— Ma collection mondiale ! murmura-t-il, je devrais partir demain.... Mais à quoi bon ? Pourquoi faire ?

Courir après les lépidoptères de Sierra-Léone ne le tentait plus, depuis qu'à la portée de sa main passait la plus brillante des phalènes sirènes, qui valait, à elle seule, plusieurs « druryas antimacus » :

— Suis-je amoureux ? se répétait-il, dans une demi-somnolence.

Il doutait malgré lui. Ah ! s'il avait pu se confier à un ami, quel soulagement immense ! Mais à qui dévoiler le cher secret, ou, pour mieux dire, le grand trouble de son cœur ? Loys ? Il n'y fallait point songer. Joseph sentait en lui le rival sans scrupule, toujours prêt à lui nuire, en le ridiculisant avec esprit.

Entre eux la vie commune était déjà assez difficile, mieux valait rester muet : — Garde ton secret, tu en es le maître, dévoile-le et il devient le tien — pensait le savant.

Tout à coup le sommeil le prit, comme il prend tout homme qui n'a point dormi depuis deux jours.

Il ronflait aux solives quand l'esthète regagna la chambre, après avoir diné, pris le café, les liqueurs, fait la partie de bridge de Monsieur Staimbourg et flirté avec toutes les jeunes filles.

Minuit n'était pas loin de sonner.

Le poète procéda avec une certaine hâte aux minutieuses pratiques de restauration que l'on sait. La pommade au blanc de baleine, les gants, le masque en peau de Suède, l'appareil à moustache furent enfilés et attachés avec attention et dextérité. Il revêtit enfin la simarre de soie jaune qui lui tenait lieu de vêtement de lit et se coucha, après avoir allumé la veilleuse, sans laquelle il n'eût pu dormir.

D'ordinaire Loys divaguait, à haute voix durant une heure afin d'assouplir son organe ingrat. L'esthète, au léger sommeil, était long à s'endormir. Fort nerveux, il lui fallait, disait-il, bercer son insomnie au rythme calin des vers érotiques. Ainsi amenait-il à lui l'oubli délicieux des songes.

Bonifer possédait un tempérament diamétralement opposé. Sa tête reposait-elle à peine sur l'oreiller qu'il s'endormait du sommeil du juste. Nous savons déjà qu'il ronflait.... Ce soir là ses horribles reniflements accompagnèrent sans discrétion la récitation du poète. Loys, très irascible, fut prompt à s'en irriter, de sorte que, dans sa bouche bien disante, les vers se changeaient en invectives abondantes et variées, à croire qu'il les tiraient d'un sac inépuisable.

Cependant il continuait à déclamer un sonnet de Beaudelaire et murmurait :

Il s'arrêta le cœur chaviré, à la pensée désolante de ne plus voir le frais visage de cette belle blonde à la voix délicieuse.

Loys, dans l'ombre, faisait la grimace ; il se plaisait beaucoup à Zermatt, trouvait la table de son hôtel excellente et jugeait une cure d'altitude gratuite, excessivement bonne à revigorer son système nerveux flapi par un hiver de conférences esthétiques.

Il s'écria vivement :

— Partir ? Résolution absurde et je le prouve ! Si tu es amoureux — et tout dit que tu l'es comme un perdu — ta fuite serait inutile. Renonce simplement à cette apparence amoureuse, là est, pour toi, le salut !

— Je ne puis !

Le ton du savant n'admettait point de réplique.

— Tu ne peux ? C'est bien cela que je pensais. Donc tu auras beau courir tout autour du vaste monde, après tes phalènes, tes amazones et **tutti quanti**, l'amour te rattrapera et tu épouseras la Sirène, si elle le veut bien, cela va sans dire !

— L'épouser ?

— Si elle a la forte somme, pourquoi donc pas ? Reste à redouter, ajouta-t-il d'un ton mielleusement fielleux, que ta personne ne la rebute.... Tu n'as jamais été beau, mon cher ami, du moins ne l'es-tu pas devenu en prenant de la barbe !... Mais tout ceci est ratiociner sur une pointe d'aiguille. Il faut savoir : primo si elle a le sac, secundo....

Joseph ne pouvait attendre de Loys des paroles d'affection. Toutefois tant de sarcames le froissèrent profondément, parce qu'il sentait, dans l'ironie du poète, la haine d'un rival.

— Si je songeais au mariage, dit-il froidement, je prendrais avant tout une femme pour mon cœur, je puis me le permettre, mes parents m'ayant laissée une belle fortune.

— Combien ? fit cyniquement Loys.

— Quatre vingt mille livres de rente.

— Veinard de Sancho Pança ! siffla l'envieux poète.

Sans relever l'apostrophe discourtoise, Joseph poursuivit :

— Ce n'est donc pas le manque de fortune de Mademoiselle Staimbourg qui peut entrer en ligne de compte.... Les seules questions à considérer sont la compatibilité des sentiments et la réciprocité d'affection... Quant à ma laideur...

— Comment sais-tu qu'elle n'a pas de dot ? coupa l'esthète curieux.

— Comment je le sais ? Mais par elle-même. Hier, sur la montagne, elle m'en fit spontanément le sincère aveu, dont je lui garderai toujours une reconnaissance infinie !

— Loys se prit à ricaner en sourdine, d'un ton de nez scélérat.

— Hé ! hé ! hé ! J'y vois clair maintenant !

— Que dis-tu ?

— Rien, rien, rien !

Il se reprit à rire, de son petit gloussement nasal.

— Pourquoi ris-tu ?

— Je me réjouis pour toi, dans l'âme, mon cher ami, en songeant qu'un refus de sa part n'est plus possible, puisqu'elle est pauvre... Tu peux commander les violons !

— Je ne la crois point vénale ! s'écria l'amoureux, plein d'une sainte indignation.

— Hélas ! Moi non plus ! fit le bon apôtre, pure taquinerie de ma part... Tu me connais ? La blague me possède, ainsi que tout Parisien de Paris.

Il eut un élan qui sembla sincère au confiant Joseph.

— Au fond, je suis persuadé, dit Loys, avec un grand sérieux, qu'elle dira — oui — parce qu'elle t'aime !

Joseph défaillant de bonheur se laissa tomber à la renverse sur le mol oreiller de plumes :

— Explique ?... Raconte ?... murmura t-il, les yeux clos.

— Voici. Je crois qu'elle t'aime parce qu'il est un signe d'amour qui trompe rarement : les regards !... Ceux d'Irène te cherchent sans cesse...

— Pour me larder de moqueries ! fit Bonifer en se ressaisissant un peu.

— Justement ! Second signe d'amour, plus probant encore que le premier elle te taquine soit, mais elle s'occupe de toi, preuve que ta personne l'intéresse ! Que si c'était tout le contraire, eh ! bien ce serait absolument la même chose !

— Par quel trait d'esprit vas-tu me prouver la justesse de cet étrange raisonnement ? fit Joseph découragé.

— Mon cher ami, tu me fais de la peine ! Comment ne comprends-tu pas qu'en amour on vogue dans l'absurde ! L'un parle trop, l'autre devient muet. Dans le premier cas, l'amour s'ignore, va de l'avant et s'enferme à fond, sans le savoir. Dans le second cas, il se connaît trop, tremble de sa faiblesse et se tient sur la défensive...

— Lequel des deux aime le plus : le muet ou le bavard ?

— Tais-toi, esprit court ! Là n'est pas la question. Je te dévoile la psychologie de l'amour elle est si simple et si limpide, qu'un enfant s'en jouerait !

Le savant ne répondit pas, il ruminait cette pensée toute nouvelle.

— M'aime-t-elle vraiment ? Et pourquoi non ?

L'esthète parlait maintenant pour le plaisir d'enfiler des phrases, selon sa fâcheuse habitude, et tout en parlant — l'idée — qui tout à l'heure l'avait fait rire prenait forme cornue et jaune couleur. Elle se résumait ainsi :

— Les femmes de nos amis sont généralement nos amies...

Le galant scélérat se consolait très vite de ne point épouser Irène, il s'en réjouissait même sincèrement.

— Sans dot est un mot terrible capable de tuer roide les amours à fleur de peau. Toutefois, Loys ne renonçait pas à la Sirène, tout au rebours, son désir grandissait proportionnellement à sa déception. Quand on y songe, il n'en pouvait être autrement, étant donné la mentalité corrompue de l'esthète pyrrhonien. Il comprenait cependant qu'entre son désir et sa réalisation complète, il y avait des lieues d'espaces inter-planétaires à franchir et qu'il n'y pourrait parvenir sans l'aide du naïf Bonifer. Un ami n'est-il pas un.... trompé donné par la nature ? Ainsi pensait-il, logiquement amoral, à son ordinaire. Quant à douter du bon vouloir d'Irène, il n'avait garde. Qu'elle se défendit contre d'autres, il le trouvait bon, mais contre lui. Était-ce croyable ? Il ne redoutait qu'une chose, qu'elle ne voulut point épouser Bonifer, en dépit des quatre vingt mille livres de rente, dont le savant venait d'hériter. Deux choses restaient donc à tenter : premièrement : dévoiler à Monsieur Staimbourg la position de fortune du zoologiste, et obliger la Sirène à devenir Madame Joseph Bonifer.

Ces réflexions n'avaient fait que traverser comme l'éclair sa cervelle féconde en ruses. C'est pourquoi il murmura, continuant la conversation commencée :

Un seul objet tu chériras.

Et jamais ne le tromperas.

— Voilà mon cher ami, succinctement résumé en deux petits vers mirli-tonesques, tout le bonheur d'une existence humaine !

— Il y a du vrai dans ce que tu dis... approuva l'amoureux. L'homme en prenant de l'âge a besoin, impérieusement, d'un amour sincère et d'un foyer tranquille, où il puisse, en paix vivre sa vie de labeur et de dévouement.

— Mache et remache cela, mon cher ami, et dis-toi, cent fois le jour : l'occasion passe auprès de moi, sa mèche, d'un blond de miel, caresse déjà

mon visage, saisissons-là, il n'est que temps!... Lui as-tu touché quelques mots de ton amour ?

— Pas encore !

— Et cela par pure timidité ? Voilà qui est absurde ! Ne veux-tu pas l'obliger à te dire, la première, le doux, l'enivrant — je vous aime ?

— Si elle m'aimait, fit Joseph, le visage en feu, il y aurait cruauté à la faire souffrir....

L'œil humide, il murmura :

— Pauvre petite Irène ! Un amour rentré est chose si douloureuse !

— Tu parles en connaisseur, gros passionné ?

— Et dire qu'il m'a fallu monter jusqu'à Zermatt pour découvrir l'amour ! fit Joseph ému jusqu'aux larmes.

— Voilà ta collection mondiale bien compromise ? Dis ? Console-toi, l'amour est un bien autrement précieux qu'un papillon fût-il de Sierra-Léone !

Le pyrthonien fit une pause et s'éclaircit le gosier pour dire d'une voix profonde :

— A chaque âme éprise, à tout noble cœur, salut ! au nom de leur Seigneur Amour !

— Amour ! Amour ! fit calmement Bonifer, le cœur fondu de volupté.

— Alighieri le magnifia en vers somptueux, ou pour mieux dire ce fut l'amour qui magnifia l'amant de Béatrice. Ma citation était de lui, le savais-tu ? fit le pédant.

— J'ai lu, comme tout le monde — La Vie Nouvelle — qui ne m'amusait guère vers mes quinze printemps, assura Bonifer.

— Aujourd'hui, sans doute, tu la goûterais mieux. Elle contient des perles d'une beauté rare, entr'autres, la chanson aux Dames miséricordieuses. Ce passage m'a toujours charmé.

Il déclame comme à la conférence :

— **Tandis que je réfléchissais sur ma frêle existence et sur l'incertitude de sa durée, Amour pleura au fond de mon cœur, son habitation ordinaire, et mon âme en fut si troublée que je me dis ces mots, en soupirant...** Est-il rien de plus esthétique, psychologiquement parlant ? Cela ne te donne point le désir de rimailler pour ta sirène ?

— Il y a si longtemps que je n'ai taquiné la muse....

— Essaye, dit Silva, se tortillant de rire silencieusement dans la tiédeur des courtines.

— Chez moi, c'est le diable pour commencer, avoua Joseph.

— Fais un effort ! Les femmes raffolent des déclarations rimées, cela les flatte au delà du possible, elles se lisent cela en cachette, en font trophée et en retirent une gloire rayonnante. D'honneur ! un sonnet assonancé avancerait merveilleusement tes affaires.

— Irène ne donne pas dans la mièvrerie sentimentale....

— Sois assuré qu'une ode sportive ne la toucherait point. Si tu redoutes, comme trop quintessencié, le sonnet que je préfère, un simple dizain s'impose.

— Fais le donc pour moi, Loys, fit le savant ; J'ai assez potassé tes devoirs, naguère ! Je ne te le reproche pas, au moins ! Mais chacun son tour, n'est-ce pas ? fit-il avec bonhomie.

— As-tu de la mémoire ?

— Pas mal.

— Alors écoute, je vais te dire une inspiration, assez charmante, qui m'arrive par bouffées, ainsi qu'un arôme troublant venu ou ne sait d'où et dispersé au hasard par la brise psychique. Recueille-la, de façon à pouvoir l'écrire demain devant Irène. Après quoi, tout en badinant, tu lui glisseras ton papier dans l'échancrure du corsage....

— Oh ! tu veux ?...

— J'aime de vos grands yeux la lumière verdâtre,
Pâle beauté, mais aujourd'hui tout m'est amer...

quand la musique de Joseph devint de plus en plus éclatante.

Le poète ne s'entendant plus parler, s'arrêta pour crier au tapageur :

— Animal tonitruant, outre gonflée de bruits incongrus, ferme ta boîte !

Mais Bonifer, qui s'assourdissait lui-même, n'en ronfla que plus fort.

Alors l'esthète, exaspéré, introduisit deux doigts entre ses minces lèvres et siffla à la façon des patibulaires voyous.

L'effet fut étonnant, Joseph s'éveilla en sursaut :

— Qu'y a-t-il, Loys ? Es-tu malade ? fit-il avec bonté.

— Il y a, animal mugissant, que tu tapages à réveiller tout l'hôtel !

— Ce n'est pas de ma faute !

— Encore moins de la mienne !... Mais en fiéffé égoïste, cela t'indiffère.

Cependant tu mets mon système nerveux au supplice !

Une fois lancé, il jacula sa colère en ronchonnants discours où il était question d'un malheureux intellectuel sacrifié à la secretivité d'une nature grossière, etc., etc.

Joseph le laissait dire, repris par ses inquiétudes amoureuses ; il songeait à la Sirène, revoyait, comme durant la valse, son teint de fleur, ses yeux brillants, pareils à des astres, la soie dorée de sa chevelure, qu'il croyait sentir voltigeant sur son front, car ils étaient de la même taille, et son souffle au parfum de jeunesse, doucement fruité, lui murmurait encore à l'oreille :

— Azor, mon ami, vous êtes épatant !

Tout frémissant d'amour, le savant commença de tourner et de retourner son corps pesant sur le lit au sommier plaintif et les gémissements des ressorts, rouillés sans doute par l'humidité des montagnes, réveillèrent Loys qui s'assoupissait enfin...

— Es-tu malade ? cria-t-il sans intérêt, mais avec beaucoup d'aigreur.

Bonifer l'assura que non.

— Tu dois l'être ! Tu manges trop.... C'est dangereux, avec ta corpulence, car tu es gros comme un coq-vierge !

Comme Joseph traversait une crise sentimentale aigüe, cette appellation de coq-vierge le piqua au vif, il ne tint plus.

S'asseyant sur son lit :

— Hélas ! Loys combien je souffre ! s'écria-t-il, d'une voix sourde.

— Parbleu ! ricana le poète, cela t'apprendra à rondouiller avec des sirènes !

Il déclama aigrement, ne pouvant se retenir de cracher des vers à tout propos :

**La sirène, passe et vous entraîne, dans l'azur du lac endormi,
L'air se voile, adieu blanche étoile, adieu ciel, adieu doux ami !**

Le savant, tout à ses souvenirs, la lèvre gonflée d'aveux, murmura dans un soupir très tendre :

— Elle est si charmante.... Elle m'a révélé la volupté de la danse !

— De sorte que t'en voilà coiffé, insigne jobard, pincé des pieds à la tête ! Il ne te manquait que cela, insane entomologiste !

— Je ne suis point pincé Loys, protesta Joseph, mais.... c'est de bien peu qu'il s'en manque !

Le confident surpris n'eut garde d'ajouter un mot, il écoutait de toutes ses oreilles craignant, tout à coup, d'effaroucher le soupirant.

— Un bon conseil, ami ? disait l'excellent garçon, doit-je partir dès demain ? Un départ précipité couperait court à cette idylle alpestre.

— Oui.

Il cligna son œil japonais, gonflant la joue correspondante, du bout de sa langue déliée et perfide.

— Je ne saurais trop te recommander ces privautés cavalières. Les femmes les plus honnêtes y sont sensibles excessivement et tu vois toujours les mauvais garçons réussir auprès d'elles. Trop de respect ne peut que les offenser, comme si l'on commettait un crime de lèse-amour envers elles.

Joseph ne dit mot, se leva pour aller quérir le nécessaire de l'esthète, où il prit une élégante feuille de papier à lettre couleur jonquille et, à la lueur de la palpitante veilleuse, il se mit en devoir d'écrire sous la dictée de l'improvisateur.

— Tu comprends, expliqua-t-il, d'ici à demain, j'aurai le temps de me le mettre parfaitement en mémoire, il ne faudrait point être pris de court !

Le poète, la tête entre les mains, feignait de se recueillir, bien qu'il sût, depuis bel âge, le morceau glané au cours de ses lectures innombrables.

Cependant qu'il brochait silencieusement des babines, ainsi qu'un poète attentif à recueillir et à aligner ses alexandrins sitôt éclos, Bonifer, en sa blanche chemise de madapolam, commençait à trouver rigoureux le froid nocturne qui mordait ses pieds nus.

— Y es-tu ? dit-il, fort doux, mais claquant des dents.

— C'est un dizain, annonça Loys.

Aussitôt il commença :

*Ah la vie ! A quoi bon poursuivre cette épreuve !
Ne vaudrait-il pas mieux, las de tableaux blessants,
Jeter sa vieille peau dans une fosse neuve
Et ne plus jamais voir ces bouges effrayants,
Mais je dis votre nom, aux trois douces syllabes :
Irène ! Et comme un talisman dans les contes arabes,
Ce nom-là change tout, tout devient beau et pur,
O ! tendre, ô adorée, ô chérie jeune femme !
Et je marche ravi dans un sentier d'azur
Des parfums plein le cœur, et des roses plein l'âme.*

— C'est tout ? dit Bonifer !

— C'est un dizain.

— Juste !... Comment signera-t-on ?

— Ton nom en toutes lettres.

— Mais il n'est pas de mon cru !

— Eh ! bien, après. Crois-tu être le seul geai à se parer des plumes du paon ? Va, va ! Tu es en nombreuse et brillante compagnie ! Réfléchis aux milliers de plagiats qui ont couru et courent le monde depuis que l'esprit humain fournit son contingent d'œuvres poétiques, littéraires, dramatiques et scientifiques ! Reprends courage et signe, Azor si tu crains par trop de te compromettre.

— Oui, dit le savant, les écrits restent...

— Restent pour compte, dans notre profession principalement, et c'est en cela seulement qu'ils sont pernicieux !

Tremblant de froid et de crainte, Bonifer signa : Azor.

Après quoi, il se mit à critiquer le dizain, comme il fallait s'y attendre.

Loys répondit avec l'acrimonie de l'auteur discuté.

— Fais toi-même ton dizain, mon cher ami, ainsi sera-t-il des plus admirables ! Auprès de toi, que suis-je ? Un poëtaillon : *caput morteam* de la métrique, du rythme, de la cadence, de...

— Je te demande pardon ! s'écria l'amoureux repentant. Je reconnais la supériorité de ton dizain ; la chute en est jolie, mais jamais cependant il ne me sera possible de le glisser dans le corsage d'Irène. Je me connais !

L'entreprise est au-dessus de mon audace? Mieux vaut aller immédiatement le déposer dans un des brodequins de la sirène; elle le trouvera ainsi au réveil.

Quelle amoureuse, quelle galante aubade!...

— Donne-moi ce papier, fit soudain Loys, je vais aller le porter en bon lieu, moi-même.

— Que vas-tu faire? Prends garde!

— Sois sans crainte, j'ai mon idée.

Il se leva en grognonnant de quitter la tiédeur de son lit, et, s'enveloppant du plaid à grands carreaux rouges et verts, il sortit, à pas de loup, le poulet jonquille à la main, ses yeux de rat guetteur fouillant le corridor désert plongé dans la pénombre; mais loin d'aller déposer le dizain dans le brodequin d'Irène, il s'en fut le glisser en la poche d'un veston qu'il voyait se prélassant sur le dossier d'une chaise, à la porte de Monsieur Staimbourg. Sophie l'avait étendu, après l'avoir brossé, ainsi que chaque soir elle avait coutume de faire.

Ayant accompli cette action grosse de conséquences et de complications, l'esthète, joyeux, rentra vivement chez lui, tout en claquant très fort des dents et en glottant comme un chien mouillé.

— Ça y est! fit-il, mais quel froid! Heureux m'estimerai-je si je ne pince pas la pleurésie à ton service.

Il se fourra dans son lit et soudain, accablé et défaillant, déclara:

— Je me sens déjà tout chose!

— Es-tu vraiment malade? fit le bon Joseph qui, repris incontinent par le réflexe médical, ajouta: montre-moi ta langue?

— Inutile!.... Mon mal, que je connais du reste, est purement objectif.

— Que veux-tu dire? De quoi souffres-tu?

— Je souffre durement d'un flux, dit l'esthète, et il s'arrêta net.

— D'un flux, de quoi?

— D'un flux de bourse!... En d'autres termes: je dois dix louis au Staimbourg, l'animal a une veine au bridge, qui fait songer à celle de Chalcas!... Ce qui me chicane, c'est que je suis à sec, et vais passer pour indélicat....

Loys mentait d'une façon excessivement profitable. Habile à cacher le pari perdu contre Irène, il doublait délibérément la somme, par la raison excellente que cinq louis ne nuisent jamais dans la bourse d'un esthète jouisseur. Joseph, sans être complètement dupe, donna les deux cents francs, trouvant à part soi les dizains hors de prix.

Ils se recouchèrent, transis, tous deux, et Bonifer, que l'inquiétude commençait à dévorer, s'écria d'une voix pathétique:

— De quoi demain sera-t-il fait?

— Dormons toujours, conseilla le prudent esthète. Déjà l'aurore aux doigts de rose ouvre les portes de l'Orient!.... Tu m'as fait passer une nuit blanche, animal concupiscent que tu es!....

— Amour! Amour! soupira le savant, combien d'imprudences tu fais commettre! Mais qui pourrait te résister?

— Il arrache la foudre au ciel et le fer au tyran! traduit aussitôt Bonifer.

— Tu l'as dit, beau fils, l'amour est la loi universelle! C'est par l'amour que l'homme transmet à l'homme, indéfiniment, le flambeau de vie...

Ils s'endormirent enfin, au chant de l'aleurette; l'un rêvant de blanches fleurs d'orangers, l'autre de jeunes oranges.

La nuit s'était peu à peu changée en matinée brumeuse. Joseph ouvrit la fenêtre et s'y accouda, sans réveiller Loys, qui dormait comme un loir.

Les bouffées d'un vent d'est tiède et humide, le frappèrent en plein visage, achevant de le démoraliser. Il regarda machinalement son petit baromètre de voyage, le tapota d'un doigt recourbé, constata qu'il marquait variable et tomba ensuite dans une rêverie mélancolique.

Des tristesses imprécises frémissaient dans l'haleine de ce jour pluvieux, déprimant le cœur de Bonifer, qui se reprenait à douter de l'affection d'Irène. Il voyait maintenant sa folie, son rêve anéanti à jamais et comme il était médecin, il ne pouvait moins faire que de comparer son amour à ces fœtus prématurés, qui ouvrent, avant terme, un œil morne sur la vie, pour le refermer aussitôt dans la mort!... Qu'allait-elle dire, la belle Sirène, en lisant ce dizain? Rirait-elle à se tordre, ou bien, outrée de l'audace, irait-elle montrer le papier jonquille à son terrible père?

A cette pensée, le sang de Joseph ne faisait qu'un tour, et une sueur glacée coulait le long de son échine :

— Elle m'en voudra, c'est certain, se disait le pauvre diable. Cependant quel a été mon tort réel? Ecouter Loys et ses conseils pernicieux! C'est lui le grand coupable! N'a-t-il pas prémédité le dizain? Ne l'a-t-il pas dicté et ensuite porté lui-même dans le brodequin d'Irène, en Mercure plus complaisant et corrompu que l'agile messager des dieux?

Ce qui désolait particulièrement Bonifer c'est d'avoir divulgué son amour, si profondément situé que, lui tout le premier avait été long à le découvrir.

Ce dizain le criait *urbi et orbi* et en quels termes prétentieux! Il eût fallu de suaves paroles d'amour, humbles et suppliantes, à cet aveu rimé et voici, au contraire, que l'on y trouvait : une vieille peau ignominieuse!

— Je me suis coulé, coulé de mes propres mains! Ah! fou, Ah! stupide, fieffé crétin que je suis! fit-il mentalement, en refermant la fenêtre. Il me faut partir sans attendre un affront mérité.

Aussitôt il fit mine de descendre au bureau de l'hôtel, pour régler sa dépense, de façon à filer sans prévenir Loys, quitte à lui écrire ensuite d'envoyer le maigre bagage à une adresse indiquée.

Comme il mettait la main sur le bouton de la porte, l'esthète qui le guignait en catimini, s'écria avec grâce, en s'étirant sur l'oreiller.

— Plus j'y songe, Joseph, plus je suis persuadé qu'elle t'aime!

Joseph fit demi-tour et s'en fut quérir, sans enthousiasme, son filet d'étamine verte et sa boîte à herborisation.

— Où donc vas-tu? s'inquiéta Loys.

— Je ne sais... Dans la forêt, peut-être! Tu m'y retrouveras facilement si... si il y a du nouveau...

— Compte sur moi, promit le poète, et sois sans crainte : tout s'arrange, comme dit Capus! Haut le cœur, voyons animal!

ANTOINE ZARY.

(à suivre).

Carnet

du Patriote

« Et les pourparlers reprennent, dans le calme rétabli, une tournure beaucoup plus utile et féconde pour les intérêts égyptiens réellement compris. Bientôt l'on s'en apercevra. »

Ainsi écrivions-nous sous la même rubrique dans notre numéro du mois de février, page 207.

Et nous avons été prophètes.

Mardi 28 février, le Maréchal Lord Allenby revenait de son voyage politique. L'après-midi même tous les journaux publiaient le texte d'une lettre à S.H. le Sultan, datée du même 28 février, et d'une Déclaration à l'Egypte. (Voir ces documents plus loin sous la rubrique : « Carnet de l'Archiviste ».)

Ces deux documents, à notre humble avis, renferment tout ce qu'il faut, dorés et déjà, ou en perspective, ou à l'état embryonnaire, pour satisfaire les Egyptiens.

Quand un homme comme Lord Allenby, Maréchal d'Angleterre, déclare que son Gouvernement « désire immédiatement reconnaître l'Egypte comme Etat souverain et indépendant » et cela après avoir « regretté vivement que certains passages de la Note Explicative qu'il a adressée le 3 décembre 1921 aient donné lieu à des interprétations contraires à la pensée et à la politique du Gouvernement de S.M. Britannique ; »

Quand le même Maréchal d'Angleterre, en attendant l'approbation de son Parlement, constitutionnellement requise, annonce que : « dorés et déjà rien ne s'opposera au rétablissement de la fonction de ministre des Affaires Etrangères, préparant ainsi le voie à la création d'une représentation diplomatique et consulaire égyptienne ; »

Quand, déjà, le Conseil des Ministres est autorisé à se réunir sans la présence du Conseiller Financier anglais ;

Quand le titre de Majesté et de Roi est, non pas concédé, mais *reconnu* à notre Auguste Souverain et que par de tels procé-

dés palpables et tangibles, tout marche vers un prompt dénouement au gré des deux parties, est-ce vraiment prudent et juste de croire et de soutenir qu'on n'a rien obtenu parce que l'Angleterre pose en principe que « les relations entre le Gouvernement de Sa Majesté et l'Égypte constituent un intérêt essentiel pour l'Empire britannique », et qu'elle se réserve de discuter avec l'Égypte les bases d'un traité ayant pour but de régler sans bruit, au mieux de la dignité commune, le principe en question ?

Nous ne le croyons pas.

Et nous sommes, en cela, d'accord avec des hommes du patriotisme et de l'intelligence de Saroit Pacha qui, lui aussi, a eu confiance.

Lord Allenby n'est pas le premier venu en Angleterre. Il n'est pas le premier venu dans le monde non plus. C'est le vainqueur de Palestine, celui qui déclencha la première grande victoire d'où partirent ensuite, tel un vol de colombes, les victoires des Balkans, d'Italie et de France. L'Angleterre lui a accordé sa confiance, et il a su en profiter pour faire son devoir jusqu'au bout, sans inutile hésitation ni improductive bouderie. Dès qu'il vit que son Gouvernement ne le comprenait pas suffisamment de loin, fort de son opinion et des droits et devoirs de ses mandants, il vola comme une flèche vers Londres, parla et convainquit comme César, puis, tranquille et avec la joie de la tâche accomplie et du succès obtenu, il revint vers l'Égypte, telle Jeanne d'Arc rentrant à Orléans après sa première victoire de la Bastille de St Loup.

Peut-on douter de sa parole quand il écrit, en parlant des garanties britanniques : « elles ont été formulées sans le moindre désir de faire obstacle à ce que l'Égypte jouisse des droits complets d'un gouvernement national. »

Reste, pour les personnes sages, et qui veulent vraiment réfléchir, un point à élucider : celui de la méthode employée pour rétablir l'ordre et pour le maintenir, en attendant la solution finale.

A ce sujet, Lord Allenby s'exprime ainsi (parg. 7 de sa lettre du 28 février) :

« Il serait déplorable que les Égyptiens voient, dans les mesures exceptionnelles qui viennent d'être prises, une atteinte quelconque à leur idéal ou l'indication d'un changement de la règle politique qui vient d'être esquissée. Le Gouvernement britannique a voulu tout simplement mettre fin à une agitation nuisible qui, en s'adressant à la passion de la population, peut avoir des conséquences telles qu'elle mette en péril tout le résultat de l'effort national égyptien. C'est donc surtout dans l'intérêt de la cause

égyptienne — qui gagne à être examinée dans une atmosphère de calme et de sincère discussion — que ces mesures ont été prises. »

Nous sommes totalement de cet avis, et nous l'avons clairement dit dans notre précédent article : nous ne saurions trop le répéter. Rien ne vaut dans une atmosphère surechauffée. Les extrémistes ont toujours tort. *In medio stat virtus*. Vieil axiome qui a traîné avec lui depuis qu'il fut prononcé, la première fois, après une expérience plusieurs fois séculaire, toute la sagesse des siècles.

Il y a des hommes utiles, il n'y en a pas de nécessaires ni d'indispensables. Les hommes passent, les principes demeurent. Une institution qui ne s'attache qu'à un chef ou à un parti, est éphémère. Pour être durable il faut que l'institution ne repose sur aucune individualité. Et ceux qui ont travaillé au bien de la patrie et qui ont dès l'origine affirmé leur désintéressement et mis leur vie au service de la bonne cause, savent être conséquents avec leurs déclarations et se montrer désintéressés jusqu'au bout. Il n'est point chez eux d'orgueil ni d'intransigeance. Quand ils ont gagné la victoire, ils savent en gagner une bien plus difficile à obtenir : la victoire sur eux-mêmes.

La Patrie d'abord !

Et la Patrie aura au moins le bonheur de devoir tout à ces nouveaux Regulus.

Allons ! faites vos Chambres et votre Constitution, Messieurs les Egyptiens. Et rappelez-vous, en contemplant tout le beau chemin parcouru jusqu'aujourd'hui, qu'il est plus beau de conquérir la véritable indépendance qui répugne à ne pas respecter celle de vos voisins. Un traité avec l'Angleterre, discuté et passé librement, est une force de plus à votre essor, et non pas une entrave à votre liberté.

Louis XI, qui fit la grandeur de la France, disait : « Ah ! si l'on pouvait me débarrasser de mes amis ! Quant à mes ennemis, je m'en charge. »

Que les Egyptiens, à l'exemple de Lord Allenby, se rappellent cette mémorable parole d'un des plus indépendants et des plus puissants rois de l'histoire.



LE MARÉCHAL ALLENBY

sans peur et sans reproche

(Cliché du SPHINX).

de l'Archiviste

Lettre à S. H. le Sultan

LA RESIDENCE

Le Caire, le 28 février 1922.

HAUTESSE,

1. — J'ai l'honneur d'exposer à Votre Hautesse que certains passages de la note explicative que je Lui ai adressée à la date du 3 décembre 1921 ont donné lieu, à mon vif regret, à des interprétations contraires à la pensée et à la politique du gouvernement de S.M. Britannique.

2. — A en juger par les nombreux commentaires qui ont été publiés relativement à cette note, il semble que beaucoup d'Égyptiens soient sous l'impression que la Grande-Bretagne est sur le point de renoncer aux dispositions libérales et bienveillantes qu'elle nourrit à l'égard des aspirations égyptiennes et qu'elle compte user de sa situation spéciale en Égypte pour maintenir un régime politique et administratif inconciliable avec les libertés promises.

3. — Rien n'est plus inexact qu'une telle interprétation de la pensée du Gouvernement Britannique. La note explicative a insisté au contraire sur ce principe dominant que les garanties réclamées par la Grande-Bretagne n'ont pas pour but de continuer un protectorat effectif ou virtuel. La Grande-Bretagne, y est-il dit, désire sincèrement voir une Égypte « jouissant des prérogatives nationales et de la situation internationale d'un Etat Souverain ».

4. — Si au point de vue de ces garanties il a paru aux Égyptiens qu'elles sont de nature à dépasser le caractère conciliable avec la situation d'un pays libre, ils ont par contre perdu de vue que la Grande-Bretagne y a été poussée par le souci de sa propre sécurité en face d'une situation qui réclame de sa part une grande prudence au point de vue surtout de la disposition de ses forces militaires. Néanmoins, les conditions où se trouve actuellement le monde et l'effervescence qui règne en Égypte depuis l'armistice ne sont pas des facteurs permanents, et il est à espérer que d'un côté les conditions mondiales finiront par s'améliorer, tandis que d'autre part, et ainsi que le rappelle la note, « le temps viendra où l'attitude de l'Égypte donnera confiance dans des mesures de garantie égyptiennes ».

5. — Quant à vouloir intervenir dans la gestion intérieure de l'Égypte, le Gouvernement britannique a assez dit — et il le répète — que son désir le plus fervent est de remettre aux mains des Égyptiens le soin de leurs propres affaires. Le projet d'accord proposé par la Grande-Bretagne ne s'écartait pas de cette pensée et s'il y était question de la présence de deux fonctionnaires britanniques aux Finances et à la Justice, il n'entraînait pas dans les vues du Gouvernement Britannique de se servir de ces deux fonctionnaires pour intervenir dans les affaires de l'Égypte, mais simplement pour maintenir un contact que réclame la protection des intérêts étrangers.

6. — Telle est uniquement la portée des garanties britanniques. Elles ont été formulées sans le moindre désir de faire obstacle à ce que l'Égypte jouisse des droits complets d'un gouvernement national.

7. — Animée de telles intentions, on doit comprendre qu'il répugne à la Grande-Bretagne, aussi bien de voir les Egyptiens reculer par leur propre fait l'échéance de leur accession à un idéal désiré de part et d'autre, que d'avoir à intervenir elle-même pour ramener l'ordre quand il arrive à être menacé de telle façon à provoquer les craintes des étrangers et à mettre en cause les intérêts des Puissances. Il serait déplorable à cet égard que les Egyptiens voient dans les mesures exceptionnelles qui viennent d'être prises une atteinte quelconque à leur idéal ou l'indication d'un changement de la règle politique qui vient d'être esquissée. Le Gouvernement Britannique a voulu tout simplement mettre fin à une agitation nuisible qui en s'adressant à la passion de la populace peut avoir des conséquences telles qu'elle mette en péril tout le résultat de l'effort national égyptien. C'est donc surtout dans l'intérêt de la cause égyptienne — qui gagne à être examinée dans une atmosphère de calme et de sincère discussion — que ces mesures ont été prises.

8. — Maintenant que la tranquillité paraît renaître grâce à l'esprit de sagesse, qui est le fond du caractère égyptien, et qui finit par l'emporter dans les heures décisives, je suis heureux de pouvoir annoncer à Votre Hautesse que le Gouvernement de Sa Majesté se propose de recommander au parlement la Déclaration ci-annexée. Cette déclaration, j'en suis persuadé, établira un régime de confiance mutuelle et posera les bases d'une solution satisfaisante et définitive de la question égyptienne.

9. — D'ores et déjà rien ne s'opposera au rétablissement de la fonction de Ministre des Affaires Etrangères préparant ainsi la voie à la création d'une représentation diplomatique et Consulaire égyptienne.

10. — L'institution d'un parlement jouissant du droit de contrôle sur la politique et sur l'administration d'un gouvernement constitutionnellement responsable est une matière dont la détermination revient à Votre Hautesse et au peuple égyptien. Dans le cas où la mise en vigueur de l'Acte d'indemnité applicable à tous les habitants de l'Egypte, mentionné dans la Déclaration ci-annexée, serait retardée par des circonstances quelconques, je désire informer Votre Hautesse que je serai prêt, en attendant l'abrogation de la proclamation du 2 Novembre 1914, à suspendre l'application de la Loi Martiale en ce qui concerne toutes les matières touchant le libre exercice des droits politiques des Egyptiens.

11. — La parole est maintenant à l'Egypte, et il est à espérer que sachant apprécier l'étendue des bonnes dispositions britanniques, elle puisera dans la réflexion et non dans la passion l'inspiration de son attitude.

Je suis de Votre Hautesse le sincère et respectueux

E. ALLENBY.

Déclaration à l'Égypte

Considérant que le Gouvernement de Sa Majesté, conformément à ses intentions déclarées, désire immédiatement reconnaître l'Égypte comme Etat souverain et indépendant ;

Considérant que les relations entre le Gouvernement de Sa Majesté et l'Égypte constituent un intérêt essentiel pour l'Empire Britannique ;

Sont déclarés par les présentes les principes suivants :

1. — Le Protectorat britannique de l'Égypte est terminé, et l'Égypte est déclarée être un Etat souverain et indépendant ;

2. — Aussitôt que le Gouvernement de Sa Hautesse aura promulgué un Acte d'indemnité applicable à tous les habitants de l'Égypte, la Loi Martiale proclamée le 2 Novembre 1914 sera abrogée.

3. — En attendant le moment où il sera possible, par la libre discussion et des accomodements amicaux des deux côtés, de conclure entre le Gouvernement de Sa Majesté et le Gouvernement Egyptien, des accords en ce qui regarde les matières suivantes, ces matières sont absolument réservées à la discrétion du Gouvernement de Sa Majesté :

- a) La sécurité des communications de l'Empire Britannique en Égypte ;
- b) La défense de l'Égypte contre toute agression étrangère ou contre toute ingérence étrangère, directe ou indirecte ;
- c) La protection des intérêts étrangers en Égypte et la protection des minorités ;
- d) Le Soudan.

En attendant la conclusion de tels accords, le statu quo en toutes ces matières restera intact.

Correspondance échangée entre le vicomte Allenby et le marquis Curzon

I

Le 17 novembre, Lord Allenby adresse une note élaborée avec les Conseillers britanniques et dans laquelle il dit :

Je crois qu'il serait utile que vous connaissiez l'opinion des Conseillers britanniques, car j'ai appris que de nouvelles négociations auront très prochainement lieu avec Adly pacha. Il est avéré — et la chose n'admet aucune discussion — que tout arrangement qui ne serait pas approuvé par l'Égypte rendrait difficile — sinon impossible — de continuer à assumer les travaux du Gouvernement administratif.

II

Une note des Conseillers

A l'unanimité, les Conseillers à la Justice, à l'Intérieur et à l'Instruction Publique estiment que toute décision qui ne reconnaîtrait pas le principe de l'indépendance de l'Égypte mais maintiendrait le protectorat, constituerait une dangereuse tentative qui entraînerait à une anarchie générale administrative laquelle rendrait le gouvernement impossible. Il ne faut pas oublier que, sans aucune exception, qu'ils occupent des fonctions consultatives ou qu'ils soient des inspecteurs ou des techniciens, les fonctionnaires britanniques ne pourront maintenir d'une manière quelconque l'influence britannique sans le concours total des Egyptiens dans toutes les branches de l'Administration, ainsi que cela fut démontré dans le printemps de 1919 lorsque certains ont essayé d'assurer le gouvernement sans ministère, alors que la plus grande partie des fonctionnaires égyptiens était en grève. Si le gouver

nement britannique n'est pas disposé à donner une satisfaction matérielle aux aspirations légitimes des Egyptiens — et ce sur la base de la politique britannique employée au cours de ces deux dernières années — il sera impossible de constituer un ministère quelconque. Certes, une grande force militaire pourrait, en employant la force, sauvegarder dans une certaine mesure les vies et les biens dans les grandes villes ; mais la tâche serait beaucoup plus difficile dans les moudiriehs.

Aucune administration militaire ne doit espérer de se substituer à l'administration troublée ni empêcher les préjudices énormes qui seront causés aux intérêts financiers et économiques.

Durant deux ans, les conseillers ont accompli leur tâche, convaincus qu'une politique basée sur le libéralisme et la générosité sera adoptée. Cette même conviction est née sans doute dans l'esprit des ministres de toutes opinions. Par conséquent, ils estiment comme une nécessité de déclarer que si l'on adopte une politique contraire à leur opinion, ils ne pourront prétendre à conserver la confiance des ministres égyptiens ni assumer, à l'avenir, une tâche utile.

Mais si l'on approuve un programme comportant la générosité et le libéralisme, ils sont convaincus que l'on pourra accomplir ce programme en Egypte et constituer un ministère, bien qu'il n'existe pas aujourd'hui un seul Egyptien qui soit disposé à signer le traité comprenant ce programme considéré comme une satisfaction donnée aux revendications égyptiennes.

III

Un télégramme de Lord Curzon à Lord Allenby

Etant donné que vous avez assisté aux réunions tenues par le Cabinet lorsqu'il arrêta les conditions à soumettre à Adly Pacha, nous ne pouvons que nous étonner de ce que vous n'avez pas expliqué aux Conseillers qu'ils ignoraient totalement la véritable situation lorsqu'ils dépeignaient, dans leur note, la décision du Gouvernement comme maintenant le protectorat et comme rejetant le principe relatif à l'indépendance de l'Egypte. Cette faute qu'il faut leur démontrer affaiblira infiniment leur argumentation. Vous devez leur communiquer secrètement le résumé des concessions que le Gouvernement est non seulement disposé à faire mais qu'il a déjà offertes effectivement dans le projet de traité remis à Adly pacha et que ce dernier refusa. Nous espérons que vous défendrez les concessions généreuses que le Gouvernement n'hésitera pas à faire, et que vous réfuterez, par des preuves, la mauvaise interprétation de nos intentions.

IV

De Lord Allenby à Lord Curzon en date du 6 décembre

A l'heure actuelle, je ne possède pas de renseignements suffisants sur la possibilité ou non de maintenir au pouvoir le ministère actuel ou sur la formation d'un nouveau ministère, sur la base de la dernière déclaration faite par le Gouvernement. Le Sultan considère que la formation d'un nouveau ministère ne pourrait se faire sans grande difficulté. Pour ma part, je considère que l'heure est propice pour le Gouvernement à l'adoption d'une politique forte tendant à offrir un programme effectif à ceux qui ne refusent pas de nous aider.

Au cours de la dernière entrevue qu'il eut avec vous, Adly pacha a demandé les raisons pour lesquelles le Gouvernement britannique ne mettait

pas lui-même en exécution le programme détaillé dans le projet d'accord qui fut rejeté. Votre réponse, me semble-t-il, fut qu'il était impossible de ce faire à moins de la formation d'un ministère qui collaborerait avec nous. Dans la dernière déclaration, il a été proclamé, une fois encore, que le programme contenu dans le projet d'accord ne pourra être mis en exécution que s'il est approuvé par la nation égyptienne et que si cette nation est disposée à collaborer avec nous. Toutefois, le dernier paragraphe déclare que le Gouvernement est disposé à prendre en considération tous les moyens qui permettraient de mettre ce projet en exécution lorsque le Gouvernement égyptien le désirera.

A plus d'une reprise, au cours des douze derniers mois, j'ai exprimé mon avis : il est impossible de mettre en exécution un accord quelconque à moins que le Gouvernement ne soit disposé à donner à l'Égypte un degré d'indépendance supérieur à celui qu'il est disposé d'accorder. Il est donc nécessaire que le Gouvernement fasse connaître sa politique et se charge de tout ce qui est de nature à mettre en exécution cette politique.

La situation que j'avais prévue est aujourd'hui un fait accompli ; il nous appartient donc d'y remédier. Etes-vous disposé à me donner l'autorité facultative d'informer le Sultan — si je trouve le moment opportun — que le Gouvernement est disposé — ainsi que les circonstances le commandent — à mettre en exécution les propositions fondamentales contenues dans le projet de traité et que je les lui présente comme programme ou du ministère nouveau ou du ministère actuel si ce ministère reste au pouvoir ?

Quiconque se rend compte de l'évolution récente de l'administration égyptienne ne peut pas ne pas estimer à leur juste valeur les grandes difficultés que nous rencontrons du fait du régime actuel du fait de la responsabilité à deux degrés qui permet au ministère d'imputer toute faute commise aux autorités britanniques et de s'assurer tout l'honneur des succès.

V

De Lord Allenby à Lord Curzon, en date du 7 décembre

J'ai vu Adly Pacha qui m'a dit qu'il verrait demain le Sultan et que, probablement, il lui remettrait sa démission au sujet de laquelle il a discuté avec Sa Hautesse. Il est probable que le Sultan offrira la présidence du Conseil à Saroit Pacha.

Saroit Pacha rencontre beaucoup de difficultés quant au programme suivant lequel il pourrait constituer le ministère. Adly Pacha a tenu à ce que Saroit Pacha vienne me voir pour me demander conseil. Adly Pacha m'a affirmé que, personnellement, il continuera à appuyer le Sultan, le Gouvernement et les forces chargées du maintien de l'ordre. De plus, Adly Pacha m'a dit que, malgré son désappointement de voir échouer ses efforts, il ne désespère pas de l'avenir.

VI

De Lord Curzon à Lord Allenby, en date du 8 décembre

Le Président du Conseil a fait une déclaration au Parlement. Il a dit que les relations entre la Grande-Bretagne et l'Égypte ne seraient pas modifiées avant que le Parlement n'ait eu le temps d'étudier la question. Il est donc clair qu'il est impossible d'établir un nouveau régime comportant l'abolition du protectorat. Nous serons dans une situation meilleure que notre situation actuelle pour évaluer la distance que franchira l'opinion publique dans l'approbation de notre politique lorsque le Parlement se réunira.

VII

De Lord Allenby à Lord Curzon, en date du 11 décembre

Il est nécessaire que je vous demande de tenir compte de la vérité effective, à savoir qu'il n'existe pas un seul Egyptien, quelle que soit son opinion personnelle, qui oserait signer un document qu'il considère comme ne s'accordant pas avec l'indépendance complète. Par conséquent, il faut laisser définitivement de côté l'idée tendant à la possibilité de résoudre la question égyptienne par la conclusion d'un traité. Le Gouvernement doit, dans ce cas, perdre tout espoir de réaliser ses profits par le traité en échange de concessions qu'il ferait aux Egyptiens.

Les relations de l'Angleterre avec l'Egypte ressemblent aux relations que l'Egypte avait avec la Turquie avant la guerre. En accordant des concessions à l'Egypte, la Turquie avait adopté une politique comportant des concessions unilatérales. Exemple : La Turquie conféra des droits au Khédive d'Egypte par des firmans entre 1840 et 1892. La plus importante de ces concessions fut celle conférée en 1873 à l'Egypte relativement à la marche des relations extérieures.

Le fait que la Grande-Bretagne prive l'Egypte de ce que la Turquie lui avait donné, est le plus important facteur qui excite actuellement les esprits. Pourtant le principal objectif que la politique britannique cherche aujourd'hui à réaliser c'est de gagner l'amitié de l'Egypte. Or, si nous ne sommes pas disposés à prouver par nos actes que nous avons confiance dans les Egyptiens, il me semble qu'il nous sera difficile de les porter à collaborer avec nous.

Les journaux publient la nouvelle de la démission d'Adly Pacha. Je verrai aujourd'hui le Sultan, car je n'ai pas encore reçu de nouvelles officielles au sujet de cette autre phase.

VIII

Longue dépêche de Lord Allenby à Lord Curzon transmettant les conditions essentielles du programme de Saroit Pacha.

IX

De Lord Allenby à Lord Curzon

Je crois que l'on peut avoir confiance en Saroit Pacha. Une preuve de son courage, c'est qu'il n'a pas reculé devant l'action à un moment où la tâche dévolue à n'importe quel ministère est très lourde par suite du mécontentement général et de l'inimitié existant entre les partis à cause de la dernière déclaration du Gouvernement britannique. Je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me faire connaître votre attitude relativement au programme de Saroit Pacha. Pour ma part, je recommande vivement son acceptation.

X

De Lord Curzon à Lord Allenby

Vous pouvez accepter d'une façon générale, le programme de Saroit Pacha. Pour éviter tout malentendu, il est nécessaire que vous vous rappeliez qu'il n'y a eu de notre part aucun engagement pour l'abolition du protectorat et la reconnaissance de l'Egypte comme Etat souverain. Tout ce que le Gouvernement britannique a proposé, c'est de faire de cela une partie des questions qui seront l'objet de discussions et c'est ce que les Egyptiens ont refusé d'accepter.

XI

De Lord Allenby à Lord Curzon

Jusqu'à maintenant, Saroit Pacha n'a pas réussi à former un Cabinet et ce malgré l'acceptation de son programme. Je ne tenterai pas de le presser sans motif. Je dépense tous mes efforts pour convaincre les membres du parti d'Adly Pacha d'adhérer au Gouvernement parce que je sens que ce parti sera dispersé s'il s'abstient en ce moment et alors ce sera Zaghoul Pacha le seul qui aura obtenu hier un succès.

Zaghoul pacha a proclamé son intention de tenir une réunion vendredi prochain. J'ai donné ordre hier d'empêcher cette réunion en vue du maintien de l'ordre général et je suis parfaitement disposé à prendre toutes les mesures nécessaires à l'égard de Zaghoul Pacha si celui-ci cause de la perturbation. Toutefois, s'il ne proteste pas, j'atteindrai mon but.

Si les circonstances exigent l'éloignement de Zaghoul, je voudrais que les mesures nécessaires soient prises pour son internement dans une des possessions britanniques d'outre-mer, car il ne faut pas lui permettre de se rendre dans aucune partie de l'Europe.

XII

Lord Allenby explique les mesures qu'il a prises contre Saad Pacha Zaghoul.

XIII

De Lord Allenby à Lord Curzon

J'ai eu le plaisir de recevoir télégraphiquement votre autorisation d'éloigner Zaghoul Pacha et ses amis. C'est ce que je ferai le plus tôt possible. Il est des plus importants que cela se fasse sans retard. Pour moi, l'île de Ceylan est l'endroit le plus approprié pour son exil car le public s'en souvient comme du lieu d'exil d'Arabi Pacha et son nom produira une vive impression. Je vous ferai connaître plus tard l'impression produite dans le pays par les mesures que j'adopterai.

XIV

Ce document contient le texte de la réponse envoyée par Saad Pacha Zaghoul à Sir Gilbert Clayton, Conseiller à l'Intérieur.

XV

Lord Allenby décrit l'impression produite dans le pays par l'arrestation de Saad Pacha Zaghoul.

XVI

De Lord Curzon à Lord Allenby

Le Ministère des Colonies n'a aucune objection à ce que Zaghoul Pacha soit éloigné, le plus tôt possible, à l'île de Ceylan. Par conséquent, les instructions nécessaires seront envoyées au Gouverneur de Ceylan. Toutefois, si, pour des considérations locales, leur internement (Saad Pacha et ses amis) est jugé inopportun à Ceylan, on pourra les envoyer aux Seychelles où l'on pourra trouver tout le confort voulu.

XVII

Lord Allenby expose les événements qui ont amené l'arrestation de Zaghoul Pacha.

XVIII—XIX—XX—XXI

Lord Allenby expose la situation générale en Egypte et la grève des fonctionnaires.

XXII

Lord Allenby communique au Foreign Office la liste des membres du Cabinet Saroit.

XXIII

De Lord Allenby à Lord Curzon

Il n'y a pas de doute que Saroit Pacha a réussi à attirer de son côté les éléments égyptiens les plus pondérés et les plus sages. Les hommes politiques que j'ai déjà cités (les membres du Cabinet) se sont engagés à travailler sous la présidence de Saroit pacha sur la base de ma lettre au Sultan. Quant aux troubles qui ont eu lieu à la suite de l'éloignement de Zaghoul Pacha, ils furent plus courts et moins importants qu'on ne s'y attendait. De nombreux Egyptiens ont regardé l'éloignement de Zaghoul Pacha comme il devait être regardé ; ils ne l'ont pas considéré comme un acte arbitraire, mais comme un acte nécessaire pour préparer la voie à l'effort final tendant à la création de relations amicales entre les deux pays, relations que le Gouvernement britannique recherche sans doute et que les Egyptiens désirent malgré la non réalisation de leurs aspirations jusqu'à présent. C'est pour cela qu'ils ont considéré l'éloignement de Zaghoul Pacha et de ses amis comme nécessaire et opportun en même temps.

*
**

La promesse de l'abolition du protectorat est le seul moyen de conserver la confiance et la bonne foi des éléments politiques égyptiens qui nous ont traités avec droiture et nous ont donné leur appui dans des circonstances où il était difficile de le faire. De cette manière, nous pourrions également diminuer l'inimitié des éléments contraires. Il est certain que les circonstances actuelles sont les plus appropriées pour faire cette concession. Nous ne pouvons pas espérer de maintenir l'atmosphère paisible d'attente qui règne actuellement si nous ne donnons pas une preuve tangible de notre attitude à l'égard de l'Egypte. Si les espoirs de l'Egypte doivent être déçus une fois encore, non seulement il sera impossible de former un ministère égyptien, mais je crains de désespérer de l'avenir du pays qui tombera dans une situation où s'alterneront les troubles et les mesures de répression qui ne peuvent que causer du préjudice à l'Egypte et à la Grande Bretagne.

La conséquence sera de deux choses l'une : ou l'annexion d'un pays ennemi à gouverner par la force, ou bien la capitulation totale du gouvernement britannique.

Nous sommes habitués à nous attendre à l'admiration du monde pour ce que nous faisons en Egypte et je ne puis concevoir une plus triste fin de nos actes.

Je n'ai présenté mes suggestions qu'après de longues conversations avec Saroit Pacha et ses amis intimes qui sont en relation avec une grande partie

de l'opinion publique et aussi avec Adly Pacha dont les conseils, dépourvus de tout intérêt, furent d'une grande valeur.

Je trouve auprès des Conseillers un appui sincère et complet et je suis parfaitement d'accord avec eux sur tous les points.

J'insiste donc avec la plus vive énergie auprès de vous pour que vous obteniez du Gouvernement l'autorisation pour moi de remettre sans retard ma lettre au Sultan.

XXIV

Lord Allenby transmet au Foreign Office le texte de la lettre à remettre à Sa Hautesse le Sultan.

XXV

De Lord Allenby à Lord Curzon, en date du 12 janvier

Une dissension s'est produite au sein du Wafd qui avait été réorganisé. Abdel Aziz Fahmy bey a démissionné et il est probable que six autres membres se retirent demain.

XXVI

De Lord Crew à Lord Allenby

Aucun effort ne sera épargné pour obtenir une solution rapide ; mais il est impossible de répondre immédiatement sur une question d'une telle importance pendant l'absence du Premier et de Lord Curzon qui se trouvent à la Conférence de Cannes.

XXVII

De Lord Curzon à Lord Allenby

Je ne tarderai pas à soumettre vos propositions au Ministère. Je vous ferai connaître sa décision.

XXVIII

De Lord Curzon à Lord Allenby

Avant de prendre une décision définitive relativement à vos propositions, le Gouvernement désire obtenir les renseignements les plus complets sur la situation actuelle en Egypte et voudrait entendre personnellement les opinions des personnes qui sont les plus qualifiées pour lui donner des conseils à ce sujet. Je propose donc que vous déléguiez à Londres, avec le moins de retard possible, M. Amos et Sir Gilbert Clayton si vous estimez qu'ils sont qualifiés pour cela.

XXIX

De Lord Allenby à Lord Curzon

Amos, Clayton, Patterson et Dowson sont parfaitement d'accord avec moi et ne peut vous donner de plus amples détails que ceux qu'ils ont déjà exposés. Si j'envoie deux Conseillers à Londres, cela contribuera à rendre critique ma situation. Si le Gouvernement de Sa Majesté hésite trop longtemps, l'impression sera la même. Les conseils de conciliation et de modération, fondés sur un avenir immédiate, prévalent maintenant ; mais c'est une situation qui ne peut durer et il est essentiel de ne pas perdre de temps. Il est probable que Vital ou Selby (attachés au secrétariat de la Résidence)

arrivent dimanche à Londres; ils pourront vous fournir un exposé véridique et détaillé de la situation politique jusqu'à ce qu'il me soit possible de vous donner les renseignements nécessaires. Naturellement, je puis vous adresser télégraphiquement des détails sur n'importe quel point déterminé. Probablement les points suivants ne sont pas clairs :

Premièrement. — Mon action future sera considérée comme une inter-prétation réelle de l'éloignement de Zaghoul Pacha. J'ai voulu que cet éloignement soit le commencement fondamental d'une politique satisfaisante. On l'a considéré ainsi jusqu'à un point que je n'osais espérer.

Deuxièmement. — Il est nécessaire que j'insiste auprès du Gouvernement pour qu'il laisse la porte ouverte à n'importe quel groupe égyptien, quel que soit le parti auquel il appartienne et quelle que soit la classe à laquelle il appartienne, qui accepte de collaborer avec nous au cas où la politique que je recommande serait rejetée. Grâce à cet espoir d'arriver à une telle solution, j'ai réussi non seulement à fortifier, pour le moment la position de ces éléments qui veulent collaborer avec nous, mais aussi à amener dans nos rangs deux des leaders du parti zaghoulite et à affaiblir l'influence de ce parti.

Troisièmement. — La question n'est pas celle de savoir s'il est dans nos moyens de trouver un Gouvernement égyptien, mais plutôt de savoir si nous réussirons à ramener l'Egypte vers un gouvernement par les moyens constitutionnels et légaux.

Quatrièmement. — La création d'un système parlementaire sans l'abolition du protectorat sera le principal facteur sur lequel s'appuiera l'opposition à propos de suggestions qui donneraient aux ministres égyptiens un pouvoir plus étendu que celui de leurs prédécesseurs avant la guerre. J'admets que le Gouvernement ne voudrait pas s'opposer à la création d'un tel système avant la ratification du traité avec l'Egypte ; mais il est clair qu'il est difficile de défendre une telle politique pour des raisons générales dont la plus importante est que la pression exercée au cours de ces dernières années sur l'opinion publique qui fut empêchée de s'exprimer dans les journaux ou par d'autres moyens moins répandus, a eu pour conséquence de rendre plus grande l'indépendance des ministres vis-à-vis des autorités britanniques.

Lord Allenby ajoute :

Dans le passé, les Egyptiens dirigeaient eux-mêmes l'Administration en s'aidant des conseils d'un très petit nombre d'Anglais. Cela fut possible uniquement par le maintien de bonnes relations entre eux et leurs collègues égyptiens. La grande majorité des hautes fonctions administratives appartenait toujours aux Egyptiens et il ne faudrait pas croire que jamais les Anglais aient cherché, en temps normal, de gouverner l'Egypte autrement que dans une limite restreinte en s'appuyant sur la plus grande part de collaboration de la part des Egyptiens. Je prie Sa Seigneurie d'être assurée que mes propositions ne sont motivées que par mon sincère désir de saisir l'occasion politique d'arriver rapidement à une solution, fondée, ainsi que j'en suis convaincu, sur la conviction qu'elle est la meilleure pour les intérêts de l'Egypte et de la Grande-Bretagne. C'est l'opinion que je me suis formée après mûre réflexion et après de longues discussions avec ceux qui sont les plus qualifiés pour donner un conseil sage. J'ai pris l'avis des Egyptiens responsables et sans hésitation, je suis convaincu qu'elles amèneront une solution définitive. Si elles sont rejetées, il n'y aura, à l'avenir, qu'une seule attitude à adopter : prendre les mesures de répression qui nous obligeront finalement à annexer l'Egypte à nos possessions. Aucun problème gouvernemental ne peut être résolu de cette manière ; mais cela sera plutôt de nature à augmenter grandement les difficultés de l'Empire.

XXX

Lord Allenby annonce au Foreign Office la nouvelle de l'arrestation et de l'internement des membres du Wafd.

XXXI

De Lord Curzon à Lord Allenby

Le Gouvernement désire vivement arriver à une solution pacifique du problème actuel par la formation d'un ministère, sous la présidence d'un ministre national capable tel que Saroit Pacha. Tout en estimant à sa juste valeur votre rapport explicatif, le Cabinet a le sentiment profond que le Gouvernement britannique aura subi un échec dans une position qu'il considère vital pour l'Empire. Si les affirmations faites sont véritablement sincères et si elles n'ont que la valeur d'un engagement, il n'y aura pas là de difficultés insurmontables pour leur donner la forme voulue et logique ; car dans leur forme actuelle, elles laissent entendre des engagements qui pourraient, à l'avenir, être l'objet de discussions ou de refus. Et le Gouvernement de Sa Majesté s'exposerait à se voir accuser de s'être désisté de notre situation primitive sans nous assurer des garanties suffisantes pour l'avenir. Si nous concédons l'abolition du protectorat et la reconnaissance de l'Égypte comme Etat souverain sans une entente sur les questions qui en découlent, nous nous trouverons en face de circonstances que ni le Gouvernement britannique ni le Parlement ne seraient disposés à ratifier. Ainsi, la situation se transformerait en un échec plus grave que vous ne le pensez et la présence des troupes britanniques à l'intérieur du pays — bien que constituant une garantie effective contre des troubles inquiétants — n'aurait pas le résultat d'une solution pacifique que nous désirons tous. Le Gouvernement a le vif désir de voir les questions réservées servir de base à une discussion amicale non limitée ni de part ni d'autre. Toutefois, il faudrait que cela ait lieu sur la base d'une parfaite entente sur tous les points auxquels toute l'importance qu'ils méritent avec raison est accordée dans vos conversations avec les hommes politiques égyptiens ; mais ces points sont susceptibles, sans grande difficulté, d'être plus matériellement déterminés.

XXXII

De Lord Curzon à Lord Allenby

Le Gouvernement serait très heureux si vous veniez sans retard à Londres pour lui exposer vos vues. Entretemps, il me semble désirable que la situation ne soit pas erronément interprétée relativement à la politique actuelle ou aux circonstances pour lesquelles vous venez à Londres. Par conséquent, nous avons décidé de publier ici un résumé succinct de la situation et il nous serait agréable que, simultanément, vous en fassiez autant chez vous.

XXXIII

Ce document contient le résumé sur la situation, publié en même temps en Égypte et à Londres, relativement au voyage de Lord Allenby.

XXXIV

Lord Allenby fait part au Foreign Office de son départ d'Égypte.

XXXV

Lettre de Lord Curzon à Lord Allenby accompagnant la copie de la déclaration sur l'abolition du protectorat et la copie de la lettre au Sultan. Lord Curzon termine en disant : « Le Gouvernement est convaincu que les Egyptiens « prouveront qu'ils méritent l'indépendance qu'ils ont maintenant obtenue, et « qu'ils prouveront également en s'en servant que la confiance que l'on a mise « en eux n'était pas mal placée. »

XXXVI

Copie d'une lettre de M. Lloyd George aux Premiers ministres du Canada, d'Australie, de Nouvelle Zélande et de l'Afrique du Sud leur communiquant le texte de la communication faite au Sultan et le texte de la Déclaration Egyptienne.

de l'Amateur

Tricentenaire de Molière

Le troisième centenaire de la naissance de Molière a été célébré au Caire, le 24 février, par les soins de l'Alliance française, sous le Haut Patronage de M. le Ministre de France, dans une brillante soirée donnée au théâtre du Jardin de l'Esbékieh. L'élite de la société, les représentants du monde égyptien, de la colonie française et des autres colonies étrangères y assistaient: dans la loge officielle M. Gaillard, Ministre de France et Mme Gaillard avec leurs invités: Lady Allenby, Lady Congrève, Leurs Excellences Rouchdi pacha, Adly Pacha Yeghen, Mazloum pacha, M. et Mme Aslan Cattani pacha, S.E. Hafez Hassan Pacha, Gouverneur du Caire; dans les autres loges M. Lebé, Consul de France et Mme Lebé le Vicomte et la Vicomtesse d'Aumale, tout le Corps Diplomatique et Consulaire du Caire; le comte et la comtesse de Sérionne, le Général et Lady Newland, M. et Mme Néguib Boutros pacha Ghali, etc., etc.,

Rien qu'à voir le magnifique programme, tiré sur les Presses de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, et artistiquement composé et dessiné par une des plus expertes et des plus fines plumes du Caire, celle de l'architecte Georges Parcq, rien qu'à en admirer à la première page les ogives délicates vers lesquelles rayonnent et d'où convergent les motifs XVIIe siècle les plus gracieux, les plus spirituels, les plus distingués, les plus variés, les plus harmonieusement contournés et, à la IVe page, le marquis de Louis XIV

baisant galamment la main d'une Egyptienne du temps de Pharaons, on sent que les organisateurs de la soirée, dans l'esprit du *Dessin*, ont le *dessein* (sans jeu de mots) de nous divertir un peu ce soir....

Et certes ! nous avons été divertis. Pouvait-il en être autrement ? Et l'évocation seule du meilleur, peut-être, des *Quatre*, n'était-elle pas une garantie suffisante qu'en passant dans ce lieu nous allions être considérablement récréés, et qu'en en sortant, nous devions emporter avec nous l'impression que Molière, avare pour les autres, à qui il ne laissa plus rien à inventer, se montre prodigue de toutes les qualités humaines de la *classicité*. *Mak'st waste in niggarding*, dirait Shakespeare en parlant de celui dont le génie devait, trois quarts de siècle environ plus tard, planer aux mêmes hauteurs que le sien.

Après un brillant hommage musical à Gluck, par l'orchestre de la Société d'Amateurs *Les Amis de la Musique*, qu'a formé et que dirige l'infatigable Michel Poliakine, M. le Prof. Clément vient, dans son style classique et séduisant, parler de Molière en des termes dont cette Revue a l'honneur de reproduire le texte intégral.

Un tour d'escamotage nous prive d'entendre un peu du *Misanthrope*, mais nous n'y songeons plus quand Mme Crétot, de sa jolie silhouette fine, campe l'Agnès de l'*Ecole des Femmes*, et de sa voix harmonieuse et prenante, nous distille, telle de la bonne essence précieuse, les merveilleux vers de la scène 6 de l'acte II, (et non de l'acte III, comme le programme le dit par erreur).

Elle fit preuve d'une intelligence et d'une sûreté de jeu qu'on rencontre rarement dans l'interprétation de Molière en dehors de la Comédie Française ; n'y a-t-il pas aussi chez elle une part d'atavisme, puisqu'un de ses ancêtres, dit-on, appartient à la troupe de Molière

Il nous flotte encore autour des oreilles la musique de sa voix, que viennent noyer, dans leurs accords indescriptibles, les splendides phrases du *concerto* pour piano et orchestre du très grand Mozart. Décidément, ce soir, sans compter les notabilités des deux sexes qui remplissent tous les coins du joli théâtre de l'Ezbékieh, nous sommes en haute compagnie. Mme de Cramer-Adamoli attaque brillamment sa partition de piano, en artiste qui vit sa musique autant qu'elle la joue. Placé juste en face d'elle, je ne perds pas un rythme de son corps enthousiasmé, pas une nuance de sa physionomie créatrice, pas un mouvement de ses doigts ardents. Elle joue Mozart aussi bien qu'elle le comprend, et elle le comprend magistralement. Secondée par un orchestre *de tout premier ordre*, sorti du labeur constant et talentueux de Michel Poliakine, Mme de Cramer-Adamoli est couverte de plus d'applaudissements que sa modestie et sa timidité n'en peuvent supporter.

Et maintenant on va rire à se tordre, dans le parterre, les loges et les Avant-Scènes, en assistant à l'adaptation au génie, au décor et à la langue arabes du 1er Acte du *Tartuffe*. C'est à Osman Bey Galal qu'on doit ce chef-d'œuvre d'interprétation que la troupe Okacha, Société pour le Progrès du théâtre arabe, offre à notre considérable amusement sous les traits d'El Cheikh Matlouf.

Quelle preuve plus éclatante de l'universalité de Molière ? On sait qu'Osman Bey a traduit d'autres pièces de son théâtre, et aussi les Fables de la Fontaine ; la popularité de ces traductions atteste les affinités de l'esprit oriental avec la littérature de la France.

Il est déjà minuit, et pourtant personne n'a envie de s'en aller avant d'avoir assisté à l'exécution du *Sicilien*, ou de l'*Amour Peintre*, pièce assez peu connue de Molière, mais où il déploie, délicieusement autant que rapidement, ses diverses qualités incomparables de prosateur, de poète, de metteur en scène et de maître de ballet.

Je ne renouvellerai pas à Mme Crétot-Isidore mes éloges, ayant besoin d'en garder une petite provision pour M.M. Harmalin-Hali, Santarelli-Adraste, Fargeon-Don Pèdre, et pour Mme Dorly-Climène.

Le ballet fut ravissant grâce à Mme Dalbret qui le régla avec une sobriété digne de Molière, et de la société présente, et grâce surtout, à Milles A. Levi, W. Caliendo, L. Naggiar, Y. Sivade, M. Adda, N. Affif, M. Nahum et A. Nahum qui le dansèrent avec une souplesse et une distinction qui leur valurent les honneurs du *bis*.

Nous concluons en disant que la commémoration faite au théâtre du Jardin de l'Ezbékiah a été par son éclat digne de Molière, de l'Egypte et de la France ; il convient d'en féliciter aussi, pour leur initiative, les membres du Comité de l'Alliance française, et M. Péliissié du Rausas, président, MM. Claudio Jannet, Toussaint Caneri, Naus Bey, Peter, Parcq, L. Clément et Bochet — ainsi que tous les souscripteurs qui ont généreusement répondu à l'appel du Comité.

Opéra Sultanien

C'est le triomphe de Mme Cozategui dans le rôle de Marguërite, de *Faust*, d'abord ; dans celui d'*Aïda*, surtout, et dans le rôle très-ingrat pour elle, de *Thaïs*.

Je n'ai pas claire souvenance d'avoir entendu mieux chanter que par elle le sublime passage de l'acte de l'apothéose : *Anges*

purs, anges radieux. Sa voix sonnait, sans une faiblesse, sans un défaut, droite et harmonieuse.

Son interprétation d'*Aïda* fut un chef-d'œuvre. De la part d'une salle où s'attardent encore des vétérans du temps d'Ismail, les ovations qui la rappelèrent si souvent en scène durent lui chatouiller agréablement le cœur.

Sous les traits de *Thaïs* nous l'avons moins aimée. Serait-ce que *Thaïs* était fille d'Alexandrie, et qu'en général on reconnaît moins facilement ses compatriotes sous les traits d'une étrangère? Toujours est-il que sa voix y reste magnifique et vacille à peine sur les marches du temple de Vénus.

Dans *Faust*, Cabanel interpréta un Méphistophelès de premier ordre. Belle voix souple et bien timbrée, pas toujours assez puissante, jeu intelligent et distingué. Cabanel est un des meilleurs artistes de la saison.

Yves Noel fut un noble Valentin, un farouche Amonasro, un austère et mélancolique Athanaël.

M. Oger passa à tour de rôle pour Faust, et pour Nicias, de *Thaïs*. Il a de magnifiques éclats de voix dans le registre supérieur.

M. Dutreix fut un Radamès beau sous tous les rapports : sous celui du jeu et sous celui de la voix dont le timbre et l'assouplissement le rangent parmi les meilleurs chanteurs. Nous lui devons, ainsi qu'à Mme Cozategui, à M. Noël et à Mme Todorova (Amnéris) à qui nous ne connaissons pas de défaut comme contralto, d'avoir assisté à une des plus satisfaisantes représentations d'*Aïda*.

Même les cocasseries des rôles accessoires ne nous font pas changer d'avis à ce sujet.

La saison tire à sa fin avec la représentation des *Contes d'Hoffmann*, musique d'Offenbach écrite sur un libretto de MM. Barbier et Carré. De la jolie musique fine, mais qui sent toujours la facture et l'inspirations de celui qui a donné son nom au genre opérette-bouffe.

M. Oger, toujours sur la brèche, a fait un agréable Hoffmann, très en voix.

Sinistre en Lindorf, hideux en Coppélius, démoniaque en Dr. Miracle, M. Parmentier a joué son triple rôle de la façon la plus intéressante, et a confirmé l'excellente opinion que nous avons exprimée de son chant et de son jeu.

Mme Francis était bien dans son rôle sous les articulations automatiques de la poupée Olympia, séduisante à souhait.

Mme Dorska n'était, grâce à Dieu, pas aussi épuisée que l'eût comporté son personnage d'Antonia. Elle soutient sa voix avec une énergie qui prédispose en sa faveur et fut couverte de sincères applaudissements.

De très bons points à la charmante Alard-Niklausse et à l'étoile filante Rivière-fantôme, pas si fantôme qu'on l'indiqua sur le programme.

Merci à Milles Myreille Lewis et Lylia Eymery dont le départ va sans doute être une garantie contre les multiples changements qui attaquent leur noms à chaque nouveau programme. Nous les reverrons danser avec plaisir, même en leurs grâces et personnalités insaisissables, pas plus insaisissables que les chœurs toujours pressés d'échapper à M. Moll. Et le second Chef d'orchestre mérite que l'on fasse de lui encore plus de cas que ne lui en prête son nom bien moins italien que sa physionomie n'en a l'air.

Maintenant que la saison est finie, que le feu de la rampe s'est éteint, qu'au brouhaha des coulisses a succédé le calme mystérieux des musées, qu'aux critiques virulentes ou pommadées, ou mesurées de la presse a succédé le regret du départ, nous serait-il permis de rendre hommage à Mr. l'Intendant Fornario à qui nous devons en grande partie le succès d'ensemble de nos saisons d'opéra, soit italiennes, soit françaises. Quoiqu'on en ait dit, nous pouvons, avec une expérience de 36 ans de critique d'art, insinuer que Mr. Fornario est un artiste compétent et un administrateur digne de confiance et très-rompu aux secrets de la scène, des coulisses et de la salle. L'énergie et l'amour de l'ordre ne sont pas un défaut. Un peu de « cassant » chez le fonctionnaire, obligé souvent d'appliquer un règlement assez inapproprié à un public davantage profane et indisposé, de la main militaire peut paraître dure à ceux que les molleses du domaine de Terpsichore ont façonnés aux relâchements de la discipline.

Il faut juger les situations à distance après avoir pu les étudier longtemps et à fond de près sans s'y perdre. C'est alors que, toutes passions et préventions généreusement mises de côté, on est à même de parler vérité et de dire que Mr. Fornario *is a right man in the right place*.

A l'année prochaine.

Chez Zaki Pacha

Aux confins du désert. — Puisque nous y sommes allés avec Aïda, retournons y avec Zaki Pacha. Les acteurs ne sont pas les mêmes, ni les décors, peut-être un peu les accessoires. Le talentueux Pacha nous y a convoqués pour nous promener, pour prendre le thé, pour entendre des discours, pour honorer le poète américano-syrien Amine Rihani.

Il fait bon, l'air est doux. Juste après l'arabesque de l'ami Ispénian, on arrête nos autos, et on nous expédie à pied, ou à dos d'âne et de chameau, vers les sables du désert. A 20 minutes de marche de la route carrossable, à travers un village arabe qui, celui-là, est un vrai village arabe, nous nous trouvons sous une immense tente qu'entourent d'autres tentes remplies de bedouins farouches, en apparence seulement, de bédouinets aux beaux yeux noirs, de Medjés éblouissantes. Dans la tente qui nous est destinée, il y en a qui disent qu'ils ont pris du thé, d'autres qui prétendent avoir entendu prononcer des discours, même un discours par l'idéale May ; il y en a qui affirment avoir prononcé eux-mêmes des discours — cela se remarque à leur voix absente, — car ils ont « prêché dans le désert. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on y a trouvé Zaki Pacha, aimable, empressé, radieux de voir accourus vers lui, de si loin et si nombreux, des centaines et des centaines d'amis des deux sexes, heureux de lui exprimer leur sympathie. C'était en somme le but de notre excursion à tous, dont tant pour les invités, que pour l'hôte, le poète Rihani n'était que le distingué prétexte.

du Chroniqueur

— L'Emir Michel Loutfallah a tenu une réception splendide, à laquelle était venu beaucoup de monde, lundi 13 Février dernier, dans sa résidence de Guézira. Il s'agissait d'honorer deux de ses distingués compatriotes, qui ont acquis une juste renommée au nouveau continent, d'écrivain et de poète, ainsi que de notable syrien: Tahan Emad Bey et Amin Rihani.

Amin Rihani, qui a des œuvres remarquables non-seulement en arabe, mais aussi en anglais, émigra en Amérique dans sa prime jeunesse. Il fit du pays de Colomb sa résidence, et c'est là, sous le ciel de la lumière et de la liberté, que son génie se fit jour et put s'épanouir à son aise. Sa physionomie parle d'intelligence et de volonté. Son vaste front couronné d'une chevelure qui s'agrippe touffue autour de ses tempes, surplombe de vifs yeux noisette, remplis de sang froid, qu'encadrent à jolie distance l'un de l'autre des sourcils soigneusement fournis. Son nez droit surmonte des lèvres nettement ourlées, que pose une moustache brune taillée à la façon nouvelle. Son menton serait large — et il reste volontaire, — n'était le diamètre remarquable du sommet de sa tête. L'ensemble de son visage constitue un ovale prononcé où luisent la décision et l'énergie, ainsi que la satisfaction du lutteur en record.

Ses premiers écrits furent en arabe et connurent de suite le succès dans le monde littéraire oriental. Amin Rihani s'essaya ensuite en anglais, et ne tarda pas à se faire dans cette langue, malgré qu'elle ne fût pas la sienne, une réputation sérieuse. Il traduisit en vers anglais les poèmes du grand poète et philosophe arabe Abul Ala Al-Muarri, et publia sa traduction en deux éditions, la seconde parue en 1918, dix ans après la première.

Sans s'endormir sur ses lauriers, ni muser, Rihani écrivit ensuite, toujours en anglais: *Le sentier de la Vision, la Mère du sens Commun, de l'Eglise et de la Mosquée, la Descente du Bolschevisme*, où il remonte aux origines orientales de cette nouvelle barbarie.

L'Orient n'a-t-il pas à revendiquer tous les berceaux ? Hélas ! pour celui du Bolschevisme. Grâce à Dieu pour ceux du Beau, du Bien et du Vrai, pour celui d'où surgit le grand socialisme divin basé sur la Foi, l'Espérance et la Charité.

Je ne sais trop si Rihani partage ici mon avis.

— Le Roi a autorisé M. John Home, Sous-Gouverneur de la Banque Nationale d'Egypte, à porter les insignes de la Seconde Classe de l'Ordre du Nil que le Sultan d'Egypte lui a conférés en reconnaissance de ses éminents services.

— Le Général Baronet Sir Reginald Wingate, que les Egyptiens ont si avantageusement et si sympathiquement connu, qui fut le véritable auteur de la conquête du Soudan, et consacra à son pays quarante-deux ans de sa vie, passés en majeure partie en Egypte et au Soudan, prend sa retraite vers la fin du mois courant.

A lui vont notre reconnaissance et notre admiration.

— Mademoiselle Coffe que nous avons eu le plaisir d'entendre et d'applaudir dans les élégants et très recherchés salons de Mesdames Giraud, Mohamed Bey Mahmoud et Mansour Naguib Shakour Pacha est une véritable artiste et une très délicate musicienne. Sa science du piano, qui est suprême, n'atteint peut-être pas sa très-profonde connaissance de tous les secrets de la musique. Jolie exquisement, et distinguée très simplement, elle charme quand elle s'installe devant son clavier, et enthousiasme quand de ses doigts intelligents et poétiques elle y réveille l'âme géniale des Chopin, des Liszt, des Beethoven et des Mozart.

Mademoiselle Coffe, sur les instances de ses amis, donnera un concert le 9 avril prochain, et je comprends qu'on s'en dispute les places.

— Au Ciro's les thés dansants et les soirées dansantes continuent à attirer une société select et très animée. On s'y plaît surtout en dehors des dimanches et des samedis, jours où le trop

grand nombre de mondains qui s'y pressent est une entrave, en dépit de la large et magnifique disposition de la salle, pour les couples des amateurs de la fine et véritable danse.

Mariages

— Le 26 février, au temple israélite de la Rue Maghrabi, le mariage de M. Maurice Harari avec la toute charmante Mlle Marie Hakim, d'Alexandrie.

Deuils

— Nous regrettons d'avoir à signaler la mort tragique survenue, au Caire, le 18 février, de M. R. Aldred Brown, contrôleur Général à l'Administration Centrale du Ministère de l'Instruction Publique. M. Brown, à cause de sa modestie, menait une vie retirée qui le fit peu connaître à la société du Caire. Mais comme fonctionnaire anglo-égyptien, il s'était fait une réputation de premier ordre, et on reconnaît sa main dans tous les rapports qui furent publiés sur l'éducation durant les vingt dernières années. M. Brown devait se retirer dans son pays, avec Mme Brown, en juin prochain.

— Une des plus sympathiques figures, et des plus universellement connues, de l'Égypte, et de Port-Said en particulier, c'est celle de William Bey Watson, Directeur de la Ligne de Port-Said, qui est mort plutôt subitement dans la première semaine du mois de mars. Nous présentons à sa famille éplorée nos sincères compliments de condoléance à l'occasion de cette disparition prématurée d'un de nos plus chers amis.

La mort d'Aly Charaoui pacha

Nous avons appris avec le plus grand regret, la mort, survenue le 14 mars, d'Aly Charaoui Pacha, l'une des plus belles figures de l'Égypte moderne.

Depuis 1879, il avait été très intimement lié à la vie politique sociale et économique du pays.

Membre du premier Parlement en 1879, il y revint en 1881 et ne cessa depuis de siéger au Conseil Législatif et à l'Assemblée où il se fit toujours remarquer par sa pondération et sa profondeur de vue.

Patriote avant tout, il fut l'un des premiers à se mettre à la tête du mouvement national, avec Saad pacha Zaghoul, Abdel Aziz bey Fahmy et Loutfi bey El Sayed. Ce fut lui qui, à l'issue de l'entrevue qu'en compagnie de Saad Zaghoul pacha et de Abdel

Aziz Fahmy bey, il venait d'avoir avec le général Sir Reginal Wingate, dit au Haut-Commissaire Britannique : « La Nation Egyptienne entend traiter avec l'Angleterre d'égale à égale. »

Doué d'une force d'énergie indomptable et d'une activité surprenante, il aimait travailler, à l'écart et dans le silence, fuyant la gloire, et c'est au sein des comités plutôt que dans les séances publiques des institutions législatives qu'il faisait valoir ses grandes qualités.

La mort d'Aly Chaaraoui pacha est une grande perte pour l'Egypte. Ses funérailles ont eu lieu dans l'après-midi du 14 mars au milieu d'une grande affluence.

Nous prions Madame Chaaraoui pacha, ses enfants et la famille Sultan pacha, que cette mort met en deuil, de vouloir bien agréer l'expression de nos condoléances les plus sincères.

— Le 17 mars, nous avons à enregistrer la mort de Madame Veuve Léopold Biagiotti Bey, née Evangelina Zogheb, la mère de notre sympathique ami, Mtre Ferdinand Biagiotti, le distingué avocat à la Cour.

— Le 25 mars, décès de M. Naoum Bey Shoucair, l'éminent directeur de la Section Historique au Gouvernement du Soudan. Naoum Bey Shoucair appartient à une famille des plus distinguées de la nation Syrienne et en était lui-même une des personnes marquantes, soit par son caractère noble et désintéressé, soit par sa nature franche et généreuse, ou par ses qualités hautement intellectuelles, littéraires et scientifiques. La disparition de cette sympathique et honnête figure est une perte pour ses compatriotes et ses concitoyens.

du Financier

Cotons ¶

Le 15 mars 1922.

La récolte cotonnière touche à sa fin. Jusqu'en date de ce jour, il est arrivé au delà de quatre millions et quart de cantars, et l'on ne doit guère s'attendre à plus de trois cent mille cantars d'ici à la fin de la saison. Ainsi, malgré le stock important provenant de l'année dernière, et resté à l'intérieur, notre récolte, actuelle aura détenu le record du déficit.

Les prix auront-ils compensé au moins ce déficit dans la production ? On était en droit de l'espérer, mais il n'en a pas été ainsi. Et cela pour plusieurs raisons. D'abord les reliquats des campa-

gnes précédentes ont pesé lourdement sur le marché. Rien qu'à Alexandrie, nous avons un stock de près de deux millions de cantars au début de la saison. Ce fut un poids mort qui a retenu l'essor de nos cotons vers les niveaux élevés auxquels ils pouvaient légitimement prétendre. Cependant l'année avait débuté sous les plus brillants auspices : une récolte déficitaire en Egypte, une récolte déficitaire en Amérique, le prix de 60 talaris dépassé, des perspectives favorables pour l'industrie textile, appréhensions en ce qui concerne le rendement de la prochaine récolte par suite de la limitation obligatoire de l'acréage, tout cela n'était-il pas de nature à justifier l'optimisme qui régnait au commencement de la campagne et qui avait créé un mouvement de spéculation intense ?

Malheureusement, ce sont les excès mêmes de la spéculation qui ont donné le premier coup au marché cotonnier. L'appétit des grandeurs avait tourné la tête aux opérateurs. Au lieu de réaliser les bénéfices considérables qu'ils avaient faits au début de la campagne, ils se surchargèrent de positions dépassant évidemment leurs moyens, et au premier revers de la médaille, nous assistâmes à des liquidations nombreuses et précipitées qui entraînèrent toute la cote, produisant à certains moments des paniques aussi fortes qu'injustifiées. Puis vint le tour des Banques qui, pour se couvrir des avances consenties à leurs clients de l'intérieur sur les cotons disponibles, se mirent à vendre des contrats en Bourse, achevant ainsi de désorienter et de décourager la place.

A ces facteurs locaux, il faut ajouter l'incertitude de la situation politique et le malaise économique mondial. Ce furent des armes toutes-puissantes entre les mains des baissiers, qui surent les manœuvrer habilement. Enfin les troubles locaux n'ont pas été sans influencer d'une façon plus ou moins sensible sur les cours du coton.

Tous ces facteurs ne pouvaient pas, évidemment, ne pas faire sentir leur effet sur notre marché, mais leur influence a été démesurément exagérée, et il est certain que le prix de 30 talaris, atteint à un moment donné, ne répondait pas à la valeur intrinsèque de l'article. N'était la perturbation apportée dans le marché par le désarroi d'une spéculation aux abois, nous n'aurions jamais vu ce prix, même en rêve.

Aujourd'hui la situation tend à se stabiliser, mais on n'est pas parvenu, malheureusement, à enrayer le sentiment de pessimisme qui continue à recruter de nombreux adeptes sur notre place. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état de l'industrie textile dans le monde et sur l'excellence de la position statistique, pour s'apercevoir que le prix de 36 talaris, actuellement pratiqué, est loin de représenter la valeur réelle du coton égyptien. Il a été exporté jusqu'ici plus de 500.000 balles de coton, ce qui représente

une quantité de quatre millions de cantars environ, contre moins de deux millions l'année dernière à pareille date. Tous les pays participent à ce mouvement, notamment l'Amérique, qui a pris plus de 140.000 balles, contre 28.000 l'année dernière.

Il est à présumer que l'année finira avec des reliquats très réduits à Alexandrie. Quand on songe que l'année dernière, il nous était resté un stock de près de trois millions de cantars, tant soit à Minet-el-Bassal que dans l'intérieur, on voit quel énorme progrès a été réalisé au cours de cette saison.

Au surplus, les avis de la filature sont, dans l'ensemble, très satisfaisants. Si tout ne va pas pour le mieux en Angleterre, on constate cependant une réelle amélioration sur l'année dernière, amélioration qui ne pourra que s'accroître lorsque la situation aux Indes, en Égypte et en Turquie, se sera éclaircie. En Amérique l'industrie textile a fait preuve d'une vitalité surprenante, comme on le voit d'ailleurs par le chiffre des exportations à destination de ce pays. Au Continent la situation n'est pas moins florissante, notamment en Allemagne et en France; dans ce dernier pays, seul le manque de la main-d'œuvre empêche un plus grand développement des affaires.

Si nous consultons la statistique du coton américain, la force de la position technique nous apparaîtrait avec autant d'évidence. L'excédent de la consommation mondiale en coton américain sur l'année dernière s'élève à près de deux millions de balles environ. Du reste les Américains considèrent que la force de la situation du coton est telle que des prix plus élevés sont indiscutables. Tandis que l'année dernière finissait avec un reliquat de plus de six millions et demi de balles, on n'aura probablement à la fin de cette campagne que deux millions de balles, ou trois millions de balles, selon que la consommation et les exportations se maintiendront au taux actuel, ou seront ramenées aux chiffres de l'année dernière.

Quant aux semencements de la prochaine récolte, ils se poursuivent normalement en Égypte, mais avec la superficie réduite des terres plantées en coton, on ne peut s'attendre à un rendement des plus de 4 millions et demi de cantars, et cela dans la meilleure hypothèse, et si on ne fait pas état des conditions climatériques défavorables, toujours possibles d'ailleurs. Si le désastre de l'année dernière se reproduisait, nous assisterions à une véritable famine de coton.

En ce qui concerne l'Amérique, les avis relatifs aux semencements varient presque chaque jour. Les uns parlent de la possibilité d'une forte augmentation de l'acréage, mais d'autres affirment que les semencements ne seront guère plus importants

que ceux de l'année dernière. Tout ce que l'on paraît pouvoir dire de positif, c'est qu'en général, les travaux sont déjà passablement en retard et si ce dernier n'est pas bientôt rattrapé, on entendra parler des grands dangers auxquels se trouve forcément exposée une récolte tardive.

En matière de conclusion, nous dirons qu'une baisse est fortement improbable. La voie est ouverte à la hausse. Dans quelles proportions et à quel moment ? Cela dépend des développements de la situation dans les quelques semaines qui vont suivre.

EDMOND DUMANI.

du Bibliophile

REVUE DES JEUNES

Organe de pensée catholique et française
d'information et d'action.

Sommaire du Numéro du 25 février:

Senex : A propos du conclave. — M. D. Roland Gosselin : Le témoignage de la morale. — G. Lacour Gayet : Un prédécesseur de Pie XI. — Le pape Pie VII à Paris. — A. D. Sertillanges : La vie intime du foyer. — José Vincent : La Sainte parole à travers les territoires de France. — J. P. Heuzey : Le remords du loup de Gubbio. — Jacques Maritain : D'un siècle à l'autre. — René Salomé : Le tricentenaire de Molière.

Revue des revues et revue des livres par MM. Barge, René Salomé, Emile Baumann, A. D. Sertillanges, M. Chasles Henri Ghéon. — Courrier de la librairie par Raymond Chasles.
Envoi d'un spécimen gratuit sur demande adressée, 3 rue de Luynes Paris VIIe.

Chez l'Autheur,

8 Rue Cheikh Aboul Sebaa — Le Caire

MARIUS SCHEMEIL

CONTRE L'OUBLI

Recueil de poèmes

Derniers Exemplaires

“En leur ensemble, ces poèmes d'un modelé lumineux et puissant, sont d'un artiste qui cherche et trouve l'expression juste, sans une défaillance.”

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE

“Ce qui enchante surtout, c'est la beauté des vers, l'enthousiasme des récits, la vie extraordinaire qui se révèle à chaque page de cette entreprise difficile et admirablement réussie.”

CHARLES TARDIEU

Un volume de 350 pages P.T. 30

LA PUBLICITÉ EST L'ÂME DU SUCCÈS

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

S. et S. SEDNAOUI & C^o L^{td.}

LE CAIRE - ALEXANDRIE - MANSOURAH
(EGYPTE)

PARIS - LYON
(FRANCE)

*Les plus vastes et les plus riches assortiments
de toute l'Égypte*

GRANDS MAGASINS

CHEMLA FRÈRES

LE CAIRE - Avenue Boulac - LE CAIRE

MAISON DE CONFIANCE
vendant le meilleur marché de toute l'Égypte

Les meilleurs assortiments

- - Les plus bas prix - -

Maison d'achat à Paris: **8, Faubourg Poissonnière**

IMP. DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE PUBLICITÉ ET D'ÉDITION - LE CAIRE